

# Le maffesolisme, une « sociologie » en roue libre. Démonstration par l'absurde

Manuel QUINON (Université Paris-Diderot)  
Arnaud SAINT-MARTIN (CNRS & UVSQ)

Résumé : L'objectif de cet article est d'explicitier la genèse, l'élaboration et les motivations qui ont conduit à la publication, dans la revue *Sociétés* dirigée par le sociologue français M. Maffesoli, d'un article dénué de tout fondement empirique et de toute consistance théorique, coécrit par les auteurs de la présente note. Après avoir résumé le thème et la thèse défendue dans notre article-canular, et avoir rappelé, de manière plus générale, l'usage du canular en sciences et en sciences sociales, nous précisons notre rapport passé et présent face à l'objet visé dans notre critique, soit le « maffesolisme », entendu comme une entité académique à la fois théorique, institutionnelle et éditoriale. Nous présentons ensuite, tour à tour, le lexique, la rhétorique, l'iconographie, la vision conjecturale de l'homme et du monde, ainsi que l'épistémologie que nous avons mobilisés dans la rédaction de notre canular et qui nous ont permis de rendre ce dernier acceptable pour publication, dans une revue d'apparence académique où ces différents éléments sont la norme, quand bien même leur mise en relation s'oppose à l'éthique usuelle de l'activité scientifique. Nous présentons dans une section suivante nos rares interactions avec l'équipe éditoriale de *Sociétés*, et décrivons le processus d'évaluation indigent à partir duquel notre article-canular a pu être publié, malgré l'inconsistance théorique et empirique qui le caractérise. Nous revenons, dans les dernières sections de la présente note, sur les raisons qui nous ont poussés à recourir au canular : il s'agit en effet pour nous d'une propédeutique efficace tant pour l'activité de la critique rationnelle, que pour celle de la compréhension anthropologique d'une « cosmologie » occidentale contemporaine.

Mot clés : Maffesoli, maffesolisme, canular, affaire Sokal, affaire Teissier, style argumentatif, cosmologie, épistémologie, biais de confirmation, sociologie, éthique, argumentation, anthropologie des savoirs.

*Carnet Zilsel*, 7 mars 2015, <http://zilsel.hypotheses.org/1713>

Licence Creative Commons  
Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative  
Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale  
Pas de Modification 4.0 International



« Sommaire :

*Démonstration expérimentale d'une organisation tomatotopique chez la Cantatrice.*

L'auteur étudie les fois que le lancement de la tomate il provoque la réaction yellante chez la Chantatrice et démontre que divers plusieurs aires de la cervelle elles étaient impliquées dans la réponse, en particulier, le trajet légumier, les noyaux thalamiques et le figure musicien de l'hémisphère nord. »

Experimental demonstration of the tomatotopic organization in the Soprano (*Cantatrix Sopranica L.*), par Georges Perec, in *Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques*, Paris, Seuil, 1991, p. 11.

Le 4 février 2015, le numéro 4/2014 de la revue *Sociétés* paraît sur le portail en ligne Cairn.info. Il est également disponible en format « papier » le 13 février, par l'intermédiaire des Éditions de Boeck. Dans le sommaire, un article classé dans les « marges » mérite l'attention : « Automobilités postmodernes : quand l'Autolib' fait sensation à Paris »<sup>1</sup>. Son auteur, Jean-Pierre Tremblay, originaire du Québec, propose de « mettre au jour les soubassements imaginaires d'un objet socio-technique urbain contemporain : l'Autolib' ». Le résumé de cet article d'une dizaine de pages est suggestif :

« Résumé : Le présent article vise à mettre au jour les soubassements imaginaires d'un objet socio-technique urbain contemporain : l'Autolib'. Sur la base d'une enquête de terrain approfondie, elle-même couplée à une phénoménologie herméneutique consistante, nous montrons que la petite voiture de location d'apparence anodine, mise en place à Paris en 2011, se révèle être un indicateur privilégié d'une dynamique macrosociale sous-jacente : soit le passage d'une épistémè "moderne" à une épistémè "postmoderne". À travers l'examen de l'esthétique du véhicule (que l'on caractérise comme poly-identificateur), comme de ses caractéristiques et fonctionnalités les plus saillantes (la voiture électrique connectée illustre le topos contemporain de "l'enracinement dynamique"), nous mettons au jour les diverses modalités socio-anthropologiques qui permettent d'envisager l'objet "Autolib'" comme le produit/producteur, parmi d'autres choses, d'un nouveau "bassin sémantique".

Mots clés : Autolib', postmodernité, topique socio-culturelle de l'imaginaire »<sup>2</sup>

<sup>1</sup> J.-P. Tremblay, « Automobilités postmodernes : quand l'Autolib' fait sensation à Paris », *Sociétés*, n° 126, 2014, p. 115-124.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 115.

Tout cela aurait pu passer inaperçu. Des articles de ce genre, *Sociétés* en publie à la chaîne depuis « plus de vingt ans »<sup>3</sup>. Rien de surprenant, rien de neuf, dira-t-on. Seulement voilà, il faut révéler dès maintenant que « Jean-Pierre Tremblay » n'existe pas ; c'est l'avatar d'une imposture intellectuelle calculée, un nom d'emprunt qui ne laissera heureusement pas d'empreinte scientifique. L'article est un canular rédigé par les auteurs de la présente mise au point. Peut-être l'article sera-t-il retiré par la rédaction de *Sociétés* (encore que, ce serait remettre en question l'intégrité épistémologique de l'évaluation...), mais cela importe peu car nous sommes parvenus à nos fins : démontrer de l'intérieur, en toute connaissance de cause, la fumisterie de ce que nous appellerons le « maffesolisme » – c'est-à-dire, bien au-delà de la seule personnalité de Michel Maffesoli, le fondateur et directeur de la revue *Sociétés*, une certaine « sociologie interprétative/postmoderne » à vocation académique. Révélant le pot aux roses, nous relaterons ici l'histoire de ce canular et expliquerons pourquoi nous l'avons fabriqué. C'est peu dire que nous n'en revenons toujours pas d'avoir réussi à publier une telle somme de sottises dans une revue qui (pro)clame sa scientificité à qui veut encore l'entendre. Comme nous le montrerons, pièces à l'appui, le canular met en lumière le fonctionnement d'un collectif d'enseignement et de recherche qui continue d'essaimer dans le monde académique, en France et à l'étranger, et s'autorise d'espaces institutionnels, d'instruments de valorisation et de structures éditoriales, comme *Sociétés*. Or tout cela repose sur des bases scientifiquement *très fragiles*, et nous pensons l'avoir prouvé sans peine au moyen de cette expérimentation.

#### *Encore un canular ?*

Des canulars et des arnaques, on en compte de plus en plus aujourd'hui en science. L'édition scientifique et le système d'évaluation par les pairs qu'elle est supposée garantir sont semble-t-il vulnérables. À la périphérie des revues bien installées et *mainstream*, des centaines de revues « prédatrices » en « *open access* » et aux titres souvent improbables ont investi le marché de l'édition scientifique. Elles proposent de publier n'importe quel article en échange de sommes parfois assez conséquentes. Pour des raisons diverses (obéir à la discipline du « *publish or/and perish* », en particulier), de nombreux scientifiques mordent à l'hameçon et engraisent toujours plus ces revues en toc sans éthique.

Des expérimentations par le jeu de canulars bien ajustés ont récemment permis de réaliser l'étendue des dégâts à l'échelle du globe. Ainsi, un journaliste de *Science* est-il parvenu à publier un article bidon dans 157 revues différentes (sur un total de 304 en *open access*)<sup>4</sup>. Pas en reste, les icones de *cartoon* Maggie Simpson et Edna Krabappel ont sorti un autre article<sup>5</sup> dans une énième revue « prédatrice ». Sans compter le grotesque papier intitulé « Get me off your f\*cking mailing list » accepté

<sup>3</sup> Voir la page de présentation : <http://www.ceaq-sorbonne.org/node.php?id=87>.

<sup>4</sup> John Bohannon, « Who's Afraid of Peer Review? », *Science*, Vol. 342 (6154), 4 octobre 2013, p. 60-65 (<http://www.sciencemag.org/content/342/6154/60.full>).

<sup>5</sup> « A study by Maggie Simpson and Edna Krabappel has been accepted by two scientific journals », *Science Alert*, 10 décembre 2014 (<http://www.sciencealert.com/two-scientific-journals-have-accepted-a-study-by-maggie-simpson-and-edna-krabappel>).

dans l'*International Journal of Advanced Computer Technology*<sup>6</sup>. Cette surenchère de *fakes* et de simulacres de *junk science* fait rire jusqu'à un certain point. Qu'il soit désormais si facile de bidonner des articles (de façon artisanale ou avec des générateurs de texte automatique) n'est pas une bonne nouvelle pour qui tient encore à l'*ethos* de la science.

Si le canular dont nous allons raconter l'histoire met aussi en question l'évaluation par les pairs, nous n'avons *a priori* pas affaire à une revue « prédatrice ». Notre auteur fictif n'a pas versé le moindre dollar pour paraître dans *Sociétés*, et il a été « évalué » (d'une certaine manière, nous le verrons). Lorsque Jean-Pierre Tremblay a envoyé sa proposition d'article, il est entré en contact avec une « revue de Sciences Humaines et Sociales », et l'article est à présent indexé dans les bases de données professionnelles (IBSS, Scopus, SocINDEX, CSA Sociological abstracts, Web of Science, comme le rappelle fièrement la page de présentation de la revue). Pour reprendre l'expression provocatrice de Harry Collins et Trevor Pinch dans leur enquête classique sur la parapsychologie, « rien ne se passe qui ne soit scientifique »<sup>7</sup> s'agissant du fonctionnement apparent et du décorum éditorial de *Sociétés*. La page sur Cairn.info le laisse entendre tout du moins : un « directeur de publication » (M. Maffesoli), un chargé de « coordination » (F. La Rocca), un « comité scientifique » avec quelques têtes d'affiche (G. Durand, pourtant décédé il y a plus de deux ans<sup>8</sup>, P. Fabbri, A. Gras, E. Morin, P. Tacussel...), des institutions qui en jettent (MIT, Venise, CNRS...), un « comité de lecture » composé des chevilles ouvrières du maffesolisme (distribuées notamment entre les universités de Paris-Descartes et de Montpellier 3), une adresse électronique ainsi qu'une boîte postale, un ISSN, un coût d'achat pour la version « papier » (35 euros l'unité, ce n'est pas donné !). Tous les ingrédients sont là. Reste à observer comment cela fonctionne dans la vraie vie.

#### *D'où nous parlons*

Nous savons qu'en usant du canular, nous faisons resurgir deux spectres, deux « affaires » un peu oubliées : d'une part, l'affaire Sokal, qui suscita une dispute publique très nourrie en France et aux États-Unis, après la publication d'*Impostures intellectuelles* en 1997 ; d'autre part, l'affaire Teissier, qui excita la discipline sociologique en 2001 et en 2002, suite à la soutenance de la thèse de « sociologie » de l'astrologue (et depuis docteur !) Élisabeth Teissier. Ces deux grandes polémiques intellectuelles, pourtant bien distinctes, ont en commun le fait de questionner la légitimité d'un courant dit « postmoderne » en sciences humaines et sociales. Mais

<sup>6</sup> « Journal accepts paper titled "Get me off your f\*cking mailing list" », *Science Alert*, 22 novembre 2014 (<http://www.sciencealert.com/journal-accepts-paper-titled-get-me-off-your-fcking-mailing-list>).

<sup>7</sup> H. Collins, T. Pinch, « En parapsychologie, rien ne se passe qui ne soit scientifique », in M. Callon, B. Latour (dir.), *La Science telle qu'elle se fait*, Paris, La Découverte, 1991, p. 297-343.

<sup>8</sup> À noter également, parmi les quarante-cinq membres du « comité international de rédaction », cinq personnes décédées (soit 11 % de l'effectif). Les voies de l'évaluation sont impénétrables.

un petit détour par le passé est peut-être ici nécessaire, afin que le lecteur de 2015 saisisse le point de départ de notre propre canular.

« L'affaire Sokal » commence lorsqu'en 1996, le physicien new-yorkais Alan Sokal parvient à publier, dans la revue d'études culturelles *Social Text*, un article truffé d'inepties pseudo-scientifiques, intitulé : « Transgresser les frontières : vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique »<sup>9</sup>. À travers son canular, le but de Sokal était, d'une part, de critiquer l'utilisation abusive, par un courant de pensée qualifié par lui de « postmoderne », de concepts scientifiques à peine digérés afin de simuler un fondement « savant » à une prose absconse et à un projet politique censément de « gauche » ; et, d'autre part, de préserver ladite pensée de gauche des errements rhétoriques et pseudo-savants, qui s'avèrent en réalité contre-productifs. Une année après la publication et la révélation de son canular, Sokal publiera en France, avec le physicien belge Jean Bricmont, l'ouvrage *Impostures intellectuelles*, qui reviendra en détail, avec le même objectif à la fois épistémologique et politique qui avait présidé au « *hoax* » initial, sur l'étiage pseudo-scientifique de pensées et de penseurs français (J. Lacan, B. Latour, J. Kristeva, J. Baudrillard, G. Deleuze, F. Guattari, L. Irigaray, P. Virilio, M. Serres), pour la plupart d'entre eux considérés comme « de gauche », et pour certains adulés dans les départements de *cultural studies* américains, avides de « *French Theory* ». Face aux critiques pourtant serrées de Sokal et Bricmont, les « intellectuels » incriminés, ou leurs défenseurs zélés, balaieront la plupart du temps les arguments d'un simple revers de main, et n'hésiteront pas à invoquer, pour toute réponse, le complot des positivistes et conservateurs « américains », cette véritable « police de la pensée » marquée par la « haine de la philosophie »<sup>10</sup>...

L'affaire Teissier, quant à elle, si elle n'a pas eu le retentissement international de l'affaire Sokal, n'en est pas moins importante en ce qui concerne les questions épistémologiques qu'elle a soulevées, et nous rapproche de l'objet de notre propre canular et du présent texte : le « maffesolisme ». En avril 2001, l'ancien mannequin, actrice, et astrologue hautement médiatique Élisabeth Teissier (née Germaine Hanselmann), connue notamment pour ses horoscopes dans l'hebdomadaire à grand tirage *Télé 7 Jours*, ses divers shows télévisés, ou encore son activité de conseil auprès de l'ancien Président de la République François Mitterrand, soutient en grande pompe, à l'Université Paris 5 (aujourd'hui Paris-Descartes), une thèse de doctorat de sociologie, intitulée : « *Situation épistémologique de l'astrologie à travers l'ambivalence fascination-rejet dans les sociétés postmodernes* »<sup>11</sup>. Dirigée par M. Maffesoli, la

<sup>9</sup> A. Sokal, « Transgressing the Boundaries: Towards a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity », *Social Text*, n° 46/47, printemps/été 1996, p. 217-252.

<sup>10</sup> Voir la seconde édition de *Impostures intellectuelles*, qui recense ces « critiques », composées pour la plupart de divertissants procès d'intention et de très sophistiqués arguments *ad hominem* (A. Sokal et J. Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Livre de Poche, 1999). Voir encore l'excellent article-canular de Pascal Engel, qui propose, sous une forme ironique, une synthèse des pseudo « arguments » anti Sokal et Bricmont : P. Engel, « L'affaire Sokal concerne-t-elle vraiment les philosophes français ? », in J.-F. Mattéi (dir.), *Philosopher en français*, Paris, PUF, 2001, p. 458-476.

<sup>11</sup> Sur « l'affaire Teissier », on consultera en priorité le précieux mémoire de DEA de Guillaume Decouflet, qui reste, à notre connaissance, la seule approche académique réellement socio-anthropologique (et non exclusivement épistémologique) de ladite « affaire » (cf.

thèse d'É. Teissier sera présentée devant un jury composé du « maître » et ancien directeur de la thèse de troisième cycle et de la thèse d'État de ce dernier, le sociologue Gilbert Durand (empêché le jour de la soutenance), du psycho-sociologue Serge Moscovici (qui présidera le jury), de la philosophe spécialiste de l'hermétisme Françoise Bonardel (qui a, elle aussi, soutenue sa thèse d'État sous la direction de G. Durand), du sociologue Patrick Tacussel (qui a fait sa thèse de troisième cycle sous la direction de G. Durand, et sa thèse d'État sous la direction de son ami et collègue de longue date M. Maffesoli), et du sociologue Patrick Watier (qui a fait sa thèse d'État sous la direction de M. Maffesoli, et était, comme G. Durand, empêché le jour de la soutenance). Or ce n'est pas cet « effet de réseau », qu'a bien mis au jour G. Decouflet<sup>12</sup>, qui sera à l'origine de la polémique académique qui suivra la

---

G. Decouflet, *Controverse et réseaux académiques, l'exemple de « l'affaire Teissier »*, Mémoire de DEA d'anthropologie sociale et d'ethnologie, Paris, EHESS, directeur : Ph. Descola, rapporteur : W. Stoczkowski, présenté à la session de septembre 2003, document tapuscrit, inédit). La thèse de doctorat de MQ, en cours de rédaction, reprend en l'élargissant le travail de G. Decouflet, et tente d'éclairer le fait social que constitue la soutenance de thèse d'É. Teissier en la réinscrivant dans la tradition de pensée et le réseau, à la fois académique, para-académique et « ésotérique », issus notamment de l'anthropologue Gilbert Durand (1921-2012) et de l'islamologue Henry Corbin (1903-1978). La connaissance des sources intellectuelles du « maffesolisme », présentées dans le présent article, est directement liée à ce travail d'enquête.

<sup>12</sup> Réseau académique au centre duquel se situe Gilbert Durand, lui-même ardent défenseur de l'astrologie (sur laquelle il a écrit plusieurs articles), astrologie que G. Durand considère comme un « Savoir divinatoire majeur et efficace ». Il ne fait pas de doute, pour G. Durand, qu'il existe « des relations significatives entre tel ensemble de positions géo-planétaires et telle ou telle série de phénomènes humains, individuels et collectifs » (G. Durand, « Entretien astrologique » [entretien avec André Barbault], *L'Astrologue. Revue trimestrielle d'Astrologie*, n° 40, Paris, Éditions Traditionnelles, p. 146-148). Rappelons par ailleurs que, bien des années avant Élisabeth Teissier, G. Durand se prononçait publiquement pour la réouverture de la chaire d'astrologie à la Sorbonne, réouverture dans laquelle il voyait, au milieu des années 1970, « un intérêt psycho et sociothérapeutique » (G. Durand, « Un mésocosme divinatoire : le langage astrologique », in *Bulletin de la Société ligérienne de philosophie*, 1975, n° 2 (« Actes du Colloque "Microcosme et macrocosme" »), p. 9-28, et p. 88). Indiquons pour finir que G. Durand a présidé le jury d'une autre thèse de doctorat (cette fois-ci de philosophie) réalisée par un astrologue de profession : il s'agit de la thèse de Patrice Guinard, soutenue en 1993 à l'Université Paris-I, sous la direction de Françoise Bonardel (spécialiste de l'hermétisme et elle-même ancienne doctorante de G. Durand, comme on l'a vu plus haut). Cf. P. Guinard, « *L'astrologie : fondements, logique et perspectives* », thèse de doctorat de philosophie, soutenue à l'Université Paris I-Sorbonne, en 1993, sous la dir. de Fr. Bonardel. 426 f., jury de thèse composé de Gilbert Durand (Président du jury), Fr. Bonardel (directeur de thèse), J.-P. Laurant (rapporteur) et Max Lejbowicz (rapporteur) ; mention obtenue : Très honorable. Bien que restée parfaitement confidentielle, à la différence de celle d'É. Teissier, la thèse de « philosophie » de P. Guinard correspond pourtant, à la différence encore de celle d'É. Teissier, à un véritable *traité d'astrologie moderne* : pour reprendre les mots de son propre auteur, il s'agit « non d'une thèse sur l'astrologie, mais d'une thèse d'astrologie » (voir sur ce point le site personnel et professionnel de l'astrologue P. Guinard : <http://cura.free.fr/18andofr.html>). Dans un autre texte, P. Guinard précisera encore que sa thèse, soutenue « sous la présidence bienveillante de Gilbert Durand », est « la seule thèse véritablement astrologique soutenue durant ce siècle » (<http://cura.free.fr/01authd.html>). La thèse d'É. Teissier dispose donc d'au moins un précédent, passé quant à lui totalement inaperçu auprès de la communauté académique et scientifique, précédent qui est peut-être pourtant bien plus significatif en ce

soutenance de thèse d'É. Teissier, mais bien plutôt le contenu (sociologiquement vide) de la thèse, la personnalité médiatique et quelque peu opportuniste de l'impétrante (qui souhaitait qu'après plusieurs siècles d'exclusion, l'astrologie soit de nouveau enseignée à l'Université), mais encore et surtout, le courant de « sociologie postmoderne » développé en France par M. Maffesoli. Des échanges parfois acerbes entre universitaires « pro » (M. Maffesoli, P. Tacussel, J. Lazar), et « anti » Maffesoli (Ch. Baudelot, R. Establet, A. Bourdin, J. Copans, A. Touraine) fuseront dans la presse nationale quotidienne (*Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro*) ; des pétitions (là encore, aussi bien « pro » que « anti ») circuleront dans les réseaux professionnels ; des messages de solidarité, toujours pro et anti, seront envoyés aux principaux acteurs de la controverse ; des journalistes s'empareront, à raison, de la polémique afin de traiter de la question des pseudo-sciences (H. Morin) ; les principales associations professionnelles (uniquement « anti », cette fois-ci) rédigeront des communiqués ; et, plus tardivement, un rapport alternatif (là encore, « anti ») de la thèse d'É. Teissier sera rédigé par des universitaires de renom, et sera diffusé au sein de la communauté des sociologues francophones<sup>13</sup>.

Nous avons donc en tête l'affaire Sokal, comme l'affaire Teissier, en rédigeant notre propre article-canular. Nous avons en effet observé les prolongements de la première<sup>14</sup>, et vécu *in vivo* la seconde, alors que nous étions étudiants à l'Université Paris 5, de la licence au DEA (1999-2002). Des cours en roue libre sur tout et n'importe quoi, et surtout n'importe quoi, nous en avons subi sur les bancs de l'amphithéâtre Durkheim, en Sorbonne. Au départ intrigués et presque séduits par le verbe et la rhétorique de M. Maffesoli, qui sait et aime à chatouiller la quête de reconnaissance qui guette la jeunesse (nous avons vingt ans, *mea culpa* !), nous avons peu à peu dévié de la croyance droite du postmodernisme maffesolien, pour devenir des auditeurs critiques, parmi tant d'autres. Au même moment la rumeur se répandait qu'Élizabeth Teissier était sur le point de soutenir sa thèse, et il n'en fallait pas plus pour que, avec une énergie toute juvénile, nous nous lancions dans une réflexion critique publique. Rendant compte dans un premier temps du colloque annuel du « Centre d'Études sur l'Actuel et le Quotidien »<sup>15</sup> (feu le CEAQ, soit le « laboratoire de recherches à vocation internationale » cofondé par M. Maffesoli en 1982, qui avait pour objectif d'étudier « les nouvelles formes de socialité [...] et l'imaginaire dans ses formes multiples »<sup>16</sup>), nous avons été amenés, en ce début des années 2000, à proposer une critique épistémologique du discours de M. Maffesoli

---

qui concerne le « réseau » durandien et les croyances de certains de ses membres (à commencer par celles de G. Durand lui-même).

<sup>13</sup> Afin de ne pas surcharger le présent texte des plusieurs dizaines de références associées à l'affaire Teissier, nous renvoyons au mémoire déjà cité de G. Decouflet, qui contient l'essentiel de ces références. Nous citerons *infra* certaines d'entre-elles.

<sup>14</sup> L'un de nous a consacré son mémoire de maîtrise de sociologie, rédigé sous la direction de Jean-Michel Berthelot, à l'affaire Sokal : cf. A. Saint-Martin, *L'affaire Sokal ou les vertiges de l'analogie scientifique*, Mémoire de maîtrise de sociologie, Paris, Université Paris 5, 2001, document tapuscrit, inédit.

<sup>15</sup> M. Quinon, « De la clôture paradigmatique. Quelques remarques à propos du dernier colloque du C.E.A.Q., "Socialité postmoderne" (21, 22 et 23 juin 2000) », *Esprit critique*, vol. 2 (8), 2000 (<http://www.espritcritique.fr/0208/article2.html>).

<sup>16</sup> Voir le site du « laboratoire » : <http://www.ceaq-sorbonne.org/>.

sur la postmodernité, et à analyser, à travers le prisme de l'affaire Teissier, les rites d'entre-soi et d'excommunication caractéristiques de la « tribu » académique de ce dernier<sup>17</sup>. Et l'un de nous (MQ) de fournir, à ses risques et périls, en guise de mémoire de fin de semestre, une déconstruction en règle du cours... d'une chargée de cours d'orientation maffesolienne, qui ânonnait, avec plus ou moins de bonheur, divers poncifs sur « l'imaginaire » de la « ville postmoderne » et le monde-comme-il-va. Critiquer n'était pas sans risque puisque, en réponse à un article maladroitement éristique (la plume est ampoulée mais le fond pourrait être maintenu encore aujourd'hui<sup>18</sup>), l'autre membre du tandem (ASM) a été de son côté sévèrement corrigé par un étudiant maffesolien, arrogant et donneur de leçon (et aujourd'hui membre du « comité de lecture » de *Sociétés*)<sup>19</sup>.

Si l'exaspération a persisté, nous avons changé notre fusil d'épaule. Il y avait des choses bien plus constructives à entreprendre, des thèses par-dessus tout. C'est avec le recul des années que nous avons repris le dossier, au cours de l'automne 2013. L'un de nous (ASM) venait d'écrire une recension très critique d'un ouvrage de Fabio La Rocca (auteur en 2010 d'une thèse, dirigée par M. Maffesoli, sur « *Vision(s) de la ville postmoderne. Une perspective de sociologie visuelle* », et par ailleurs « coordinateur » de la revue *Sociétés*), publié par les Éditions du CNRS<sup>20</sup>. Rédigé en juin 2013 pour un site en ligne consacré aux publications dans le domaine des sciences humaines et sociales, le compte rendu a finalement échoué sur un carnet de recherche, au motif qu'il n'est pas bon de faire de la publicité au maffesolisme (« *do not feed the troll* », nous a fait comprendre le responsable de la rédaction). Un effet non désirable de cette auto-censure est évident : en toute impunité, à l'aide d'éditeurs « scientifiques » étonnamment complices (rappelons que les Éditions du CNRS continuent de publier les œuvres complètes de M. Maffesoli et de certains « maffesoliens », en plus d'une autre revue dirigée par M. Maffesoli et coordonnée comme alimentée par les membres du CEAQ, les *Cahiers européens de l'imaginaire*, dont le dernier numéro est – cela ne s'invente pas ! – consacré au « fake »<sup>21</sup>), les mêmes inepties sont mises sur le marché et trouvent leur place sur les tables « Sociologie » des libraires. Parce qu'il nous semblait que la critique argumentée n'avait pas (ou peu, ou carrément plus) de prise, nous avons décidé de braconner et d'user

<sup>17</sup> M. Quinon et A. Saint-Martin, « Retour sur une note de lecture : *L'instant éternel*. Analyse du discours de M. Maffesoli sur la post-modernité », *Esprit critique*, vol. 3 (1), 2001 (<http://www.espritcritique.fr/0301/crc1.html>) ; A. Saint-Martin, « De la naissance d'une polémique. L'affaire Teissier », *Esprit critique*, vol. 3 (6), 2001 (<http://www.espritcritique.fr/0306/edito.html>) ; M. Quinon, « Les Inquisiteurs et les Hérétiques. À propos de l'affaire Sokal et de l'affaire Teissier : le postmodernisme sociologique relève-t-il de "l'imposture intellectuelle" ? », *Esprit critique*, vol. 3 (7), 2001 (<http://www.espritcritique.fr/0307/article5.html>).

<sup>18</sup> A. Saint-Martin, « Technosocialité et irrationalismes postmodernes : analyse d'une notion molle », *Esprit critique*, vol. 3 (10), 2001 (<http://www.espritcritique.fr/0310/article6.html>).

<sup>19</sup> P. Christias, « Critique de la critique critique. Réponse à l'article de M. Arnaud Saint-Martin » (2001) (<http://www.ceaq-sorbonne.org/node.php?id=97&elementid=96>).

<sup>20</sup> A. Saint-Martin, « Bienvenue à Maffesoland ! », *Portée de la concertation*, 11 juillet 2013 (<http://concertation.hypotheses.org/888>). L'ouvrage recensé de F. La Rocca, intitulé : *La ville dans tous ses états* (Paris, CNRS Éditions, 2013), correspond donc à une version remaniée de sa thèse soutenue trois ans plus tôt, et dirigée par M. Maffesoli.

<sup>21</sup> Voir les pages dédiées sur le site des *Cahiers* : <http://www.lescahiers.eu/fake>.

de stratagèmes *a priori* pas très éthiques. C'était, nous semble-t-il, la seule façon de secouer notre discipline de sa torpeur.

## Sociologie maffesolienne : mode d'emploi

Commençons par expliquer comment nous avons procédé pour rédiger notre canular. En resituant la conception du texte, nous montrerons que la « sociologie » que nous avons pastichée est un art verbal fort peu contraignant – en ce qui concerne en tout cas son rapport avec la « réalité » et l'exercice usuel de la science. Car il nous aura, en effet, suffi de faire semblant de répondre aux « critères de sélection » de la revue *Sociétés*, lesquels simulent les critères scientifiques établis. Ces critères *homemade* sont explicitement édictés sur Cairn.info ainsi que sur le site du CEAQ<sup>22</sup> :

« Les critères de sélection sur le contenu concernent la thématique, la méthodologie (nous privilégions les méthodes qualitatives), l'information du texte (bibliographie : connaissance des textes classiques, histoire de la sociologie, débat contemporain), le déroulement et la présentation de l'enquête (argumentation scientifique : logique formelle, apport de la preuve, enchaînement des propositions). Les critères sur la forme concernent la qualité de la langue et du style de l'écrit. »

Voici donc les « critères de sélection » de cette paralittérature à contraintes, qui ont constitué autant de défis pour les admirateurs des expérimentations textuelles de l'Oulipo que nous sommes. Ils laissent supposer que non seulement il y a bien des « critères », mais qu'en plus ils sont sélectifs. On verra combien tout cela relève de la supercherie et de la pétition de principe, par le simple récit de la façon dont nous avons commis le texte.

Précisons, avant cela, qu'il aura fallu faire montre d'autodiscipline, depuis le premier envoi signé « Jean-Pierre Tremblay », jusqu'à la parution de l'article. Il était nécessaire de conserver le secret tant que faire se peut (de nombreux collègues de confiance étaient au courant, rien n'a fuité) ; il nous fallait verrouiller les documents Word (sous *copyright* « JPT »), changer de fuseau horaire dans les échanges d'email (*via* [jptremblay86@gmail.com](mailto:jptremblay86@gmail.com)), et, cela va sans dire, éviter les bourdes, comme par exemple signer « Arnaud Saint-Martin » au lieu de « JPT », ce qui a bien failli arriver en septembre dernier... Nous n'avons pas poussé l'expérimentation jusqu'à créer une page professionnelle et/ou personnelle sur les réseaux sociaux (Academia, Facebook ou Twitter), et nous étions bien conscients que des homonymes peuvent être trouvés sur Internet. Fort heureusement, nos interlocuteurs de *Sociétés* ne sont pas curieux et n'ont pas enquêté. Au passage, nous devons nous excuser auprès de nos collègues québécois : nous avons choisi de créer un étudiant maffesolien de la Belle Province, parce qu'il était plus simple pour nous de gérer une fausse identité francophone, de l'écriture de l'article jusqu'aux emails (euh pardon, aux « cour-

<sup>22</sup> Voir la page de présentation où « l'esprit de la revue » est invoqué. L'on apprend à toutes fins utiles que « *Sociétés* s'est fait à la fois l'écho des discussions sur l'épistémologie des sciences sociales, ainsi que des questionnements de terrains et de phénomènes émergents » (<http://www.ceaq-sorbonne.org/node.php?id=87>).

riels »). Nous avons bien eu l'idée d'inventer un improbable sociologue, « Bogdan Popov », chercheur rattaché à la *Graduate School of Culture and Media* de l'Université Megatrend de Belgrade (qui accueille les professeurs Grichka et Igor Bogdanov), mais c'était trop beau et trop gros pour être vrai<sup>23</sup>. Nous aurions dû manier l'anglais, ou plutôt un certain anglais, passablement globalisé, ce qui ajoutait à la difficulté de l'exercice. Donc, tout compte fait, Jean-Pierre Tremblay est présenté dans la première version de l'article (« V1 » par la suite) comme un étudiant « Titulaire d'une maîtrise de sociologie, Université de Laval (Québec) ». Nous pensions qu'il fallait renseigner une université pour être crédible *a minima*. Nous avons indiqué « Université de Laval », laquelle n'a évidemment rien à voir avec la respectable Université Laval<sup>24</sup>. Et le scénario minimaliste de se dessiner dans les termes suivants : « JPT » est un étudiant qui a séjourné en France quelque temps et a ramené avec lui une « observation de terrain ». C'est cette biographie elliptique qui est reprise dans l'article paru dans *Sociétés*<sup>25</sup>.

« Thème », ou comment faire plaisir en choisissant un sujet catchy et vendeur

Dans le « monde postmoderne » qui serait le nôtre, le « sociologue du quotidien et de l'ordinaire » a l'embarras du choix : les objets-exutoires ne manquent pas pour exciter son « imaginaire » débridé. Les *rave parties*, tellement CEAQ-*friendly* à la fin des années 1990<sup>26</sup>, ont cédé la place à d'autres « terrains » plus contemporains, dont le seul traitement « sociologique » attire l'attention. M. Maffesoli donne l'exemple : il est en effet passé maître dans l'exercice d'interprétation « à chaud » de ces phénomènes supposés iconiques. Ses innombrables « chroniques » dans *Atlantico* (qui

<sup>23</sup> Il s'agit là d'un clin d'œil à une autre « affaire », avec laquelle des parallèles peuvent être faits, affaire qui impliqua les frères jumeaux Bogdanov en 2002. Pour mémoire : les inénarrables animateurs de l'émission télévisée *Temps X* sont retournés à leurs études dans les années 1990, avec l'ambition de contribuer à éclaircir les grands problèmes de la cosmologie primordiale. À l'Université de Bourgogne, où ils trouvèrent refuge après de sévères remises en cause de leurs travaux dans leur université d'origine, Bordeaux I, l'un (Grichka) soutint une thèse de doctorat en mathématiques en 1999, l'autre (Igor) une thèse en physique théorique en 2002. Tout se déroula en bonne et due forme académique. Mais au cours de l'automne 2002, des forums sur Internet s'animent autour des résultats jugés douteux des frères Bogdanov. Découvrant leurs mémoires de thèse et les articles les résumant publiés dans les revues reconnues de la physique théorique (*Annals of Physics* et *Classical and Quantum Gravity*), des scientifiques détectèrent une supercherie derrière l'usage du jargon de la physique théorique et la rigueur apparente des équations. Comme l'a bien relevé Yves Gingras (*Propos sur les sciences*, Paris, Raisons d'agir, 2010, p. 102-107), cette affaire diffère de l'affaire Sokal parce que le canular (que les Bogdanov n'ont jamais reconnu comme tel) fut décelé par des physiciens dans les travaux d'autres physiciens (ceux des frères Bogdanov, « docteurs ès-sciences »), lesquels refusèrent en bloc cette évaluation dirimante jusque dans les tribunaux.

<sup>24</sup> *Last, but not least*, au moment où nous rédigeons cet article nous apprenons au hasard d'une recherche dans les archives du compte Tweeter d'Autolib' (@autolibfr) que le 1<sup>er</sup> juin 2012, « Le maire @Gerald\_Tremblay veut que le concept Autolib' soit adapté le plus rapidement possible à Montréal. » Nous jurons qu'il n'y a aucun lien !

<sup>25</sup> J.-P. Tremblay, « Automobilités postmodernes », *art. cit.*, p. 115.

<sup>26</sup> Cf., pour une déconstruction en règle, L. Tessier, « Musiques et fêtes techno : l'exception franco-britannique des free parties », *Revue Française de Sociologie*, vol. 44 (1), 2003, p. 63-91 (<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-2003-1-page-63.htm>).

chacune demanderait un sérieux effort de déconstruction) attestent la volubilité et la versatilité du Professeur : les *selfies* (14 décembre 2013), la chatte de Marine Le Pen (2 octobre 2014), l'épidémie d'Ebola (12 octobre 2014), Miss France (6 décembre 2014)... Certes, il n'y a pas de « petit objet » pour cette « sociologie ».

Allez savoir pourquoi, nous avons choisi de nous focaliser sur les Autolib'. C'était au tout début de notre petite entreprise, en novembre 2013. Sur un coin de table, nous avons transcrit nos premières associations d'idées (très) libres, en partant de cet objet qui promettait beaucoup. Plusieurs raisons expliquent ce choix : c'est vendu comme *hype* par les agences de pub et les tendanceurs, ça électrise l'imagination récréatrice du sociologue postmoderne qui s'est révélé en nous (pour le sport), c'est très visible dans la ville, ça sent bon l'*open innovation*, ça promeut un *design* « pour tous », ça semble annoncer de nouveaux modèles de partage des moyens de transport, ça iconise la mobilité et la fluidité, ça autorise des jeux de mots plus ou moins douteux, et surtout, c'est parfaitement adapté à la rhétorique néo-tribale du maffesolisme. Il n'était plus qu'à plaquer paresseusement les notions et le verbe sur le peu de données dont nous disposions. L'essentiel, de toute façon, n'était pas d'explorer les objets, mais de les convertir dans un langage de description déjà constitué et autosuffisant.

« *Méthodologie* », ou comment nous avons mis en pratique l'art du « reniflement »

Évoquant la recherche déjà citée de Laurent Tessier sur les *free-parties*, Denis Colombi souligne que le sociologue « a fait quelque chose d'impensable dans la sociologie maffesolienne : une enquête de terrain »<sup>27</sup>. Le « terrain » relève en effet de l'interdit méthodologique, en ce qui concerne en tout cas la sociologie de M. Maffesoli *himself*<sup>28</sup>. Nous avons donc observé cette discipline de fer : aucun terrain, surtout pas de terrain. Quand bien même nos descriptions paraîtraient « réalistes » au commun des sociologues du CEAQ, eh bien, disons-le tout net : non, nous ne sommes jamais montés dans une Autolib', et n'avons jamais « éprouvé » une seule seconde son pilotage. Les seules données que nous avons utilisées sont indigentes : la (seule) page dédiée sur Wikipedia, la (seule) page officielle de la Mairie de Paris, un article (un seul) tiré du *Parisien*, des clichés pris à la hâte et mal cadrés à l'aide du *smartphone* d'ASM. Ni plus, ni moins, et vice versa. N'ayant jamais eu l'expérience d'une prise en main de l'Autolib' (nous disions le contraire en prétendant nous être « enfonc[és] dans la pulsation du déplacement en auto, rythmé par les charges électriques injectées en doses homéopathiques », p. 116), tout ce que nous racontons à propos du transport dans la petite voiture électrique relève de la seule expérience de pensée, de la pure fabulation. Il aurait été tout simple d'exiger

<sup>27</sup> D. Colombi, « Le vrai problème de Michel M. », *Une heure de peine*, 9 octobre 2008 (<http://uneheuredepeine.blogspot.fr/2008/10/le-vrai-problme-de-michel-m.html>).

<sup>28</sup> On pourra arguer avec raison que les doctorants de M. Maffesoli, eux, font du terrain, à l'inverse de leur directeur de thèse. Il reste qu'il est parfaitement possible de faire rentrer une foule de données empiriques dans le moule de la sociologie maffesolienne, et de « confirmer » ainsi à grand renfort de « terrain » la théorie du maître, pour peu toutefois que l'on escamote méthodiquement toute cette partie du réel qui ne s'y conforme pas... Sur cette question épistémologique, cf. *infra*.

que l'enquête soit précisée dans son déroulement (ce que nous nous gardons bien de faire) : quand l'auteur a-t-il utilisé une Autolib' ?, avec qui ?, quel est l'échantillon de personnes sur lequel il fonde son compte rendu ? Il aurait pu s'agir d'un suivi ethnométhodologique d'usagers, d'une enquête socio-anthropologique menée auprès d'un nombre conséquent de conducteurs afin de comprendre les logiques profondes les motivant pour l'emploi de tels véhicules. Ce n'est pas une découverte que sur ces questions-là, les journalistes les mieux outillés travaillent plus sérieusement que certains sociologues<sup>29</sup>. Donc, à la place d'une véritable enquête empirique, nous nous sommes contentés d'une petite histoire anecdotique d'un tour en voiture, en lardant le propos de termes indexés sur le lexique maffesolien, tout en essayant, au mieux, de reproduire la vision conjecturale de l'homme et du monde du Professeur de sociologie. Par défaut, on dira qu'il s'agit là de « méthodes qualitatives ». Mais ce serait maltraiter lesdites méthodes, qui font, pour peu que l'on s'y intéresse sérieusement, l'objet de réflexions approfondies ; c'est aussi laisser penser qu'il est très facile de les mettre en œuvre. Car le rendu qualitatif ne se limite pas à un subjectivisme hâtif ou à la rédaction d'un carnet d'impressions. La description d'un objet, de son usage, de ses ancrages n'est pas un exercice sans règle(s). L'oublier (volontairement ou non), c'est confondre l'exigence d'une certaine rigueur scientifique (des modes de description cadrés, des gabarits interprétatifs précis...) avec la virtuosité (ou la lourdeur, c'est selon) d'un style ratiocinant et captieux. Pourtant, c'est la confusion totale, le « je » de Tremblay qui s'énonce sans trembler :

« Cette voiture qui me conduit plus que je ne la conduis, dans laquelle je me fonde pour pouvoir me déplacer, qui ne m'appartient pas et me libère pour cette raison même, témoigne bien de ce présentéisme multiforme, de cette épistémé non plus projective, mais tragique, définitive. » (p. 122-123)

Cette sympathique projection subjective s'affranchit de toute administration de la preuve, et l'on suppose que ce procédé peut se généraliser à n'importe quel objet. La projection est en plus hyperbolique et perçoit dans l'infiniment petit de l'Autolib' le mouvement tectonique d'une épistémé à la Michel Foucault. Et que dire de l'« analyse » du « transgenre » (p. 118-119) et de la référence à la matrice symbolisée par les stations de rechargement :

« Ainsi la masculinité effacée, corrigée, détournée même de l'Autolib' peut-elle (enfin !) laisser place à une maternité oblongue – non plus le phallus et l'énergie séminale de la voiture de sport, mais l'utérus accueillant de l'abri-à-Autolib'. » (p. 119)

Le délire nous guette, le sociologue prend ses désirs pour des réalités ! En même temps, la réalité ayant disparu à l'orée de la postmodernité, on en dira ce que l'on veut et il n'y aura pas à s'en remettre à une quelconque objectivité. Parce qu'elle n'est plus de ce monde, n'est-ce pas ?

<sup>29</sup> Voir, par exemple, les données compilées par O. Razemon, « À quoi sert vraiment une Autolib' ? », *Le Monde*, 10 décembre 2014 (<http://transports.blog.lemonde.fr/2014/12/10/a-quoi-sert-vraiment-une-autolib/>).

« *Information* », ou comment copier-coller le prêt-à-penser

Pas de terrain, surtout pas de terrain : on l'aura compris, cette auto-contrainte oulipienne est plus qu'honorée dans notre article-canular. Dans la V1, la plus longue, le texte était gavé de toutes les références bibliographiques qui flattent l'idéologie spontanée du maffesolisme. Peu importe que les écrits de Henry Corbin ou de Gilbert Durand soient quelque peu éloignés du phénomène Autolib', nous les avons cités à l'envi<sup>30</sup>. Jusqu'à la coquetterie assez pathétique. Lisez donc les citations en exergue de la V1, ôtées pour gagner quelques précieux signes :

« Le sens du tragique croît et décroît avec la sensibilité. »  
F. Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, aphorisme 155

« Nah ist  
Und schwer zu fassen der Gott.  
Wo aber Gefahr ist, wächst  
Das Rettende auch. »  
F. Hölderlin, *Patmos*

<sup>30</sup> M. Maffesoli se réfère fréquemment à la notion « d'imaginal », ou de « monde imaginal », à tel point que l'un des groupes de recherche du CEAQ, le « GEMMI », fondé en 1995 à l'initiative d'un des doctorants de M. Maffesoli, Pierre le Quéau, reprend le terme dans son intitulé : le « GEMMI » est en effet le « Groupe d'Etudes sur le Mythe et le Monde Imaginal » (voir : <http://www.ceaq-sorbonne.org/node.php?id=59>). Rappelons au passage que la notion de « monde imaginal », proposée par Henry Corbin à partir des années 1950 dans ses études sur la théosophie perse, désigne un intermonde entre celui, intelligible, de la divinité parfaitement ineffable, et celui, sensible, de la matérialité et de l'humanité. C'est à travers cet intermonde que l'adepte, l'herméneute ésotériste, le « Spirituel », ainsi que le désignait Corbin, peut accéder, par le moyen de son « imagination créatrice », aux « théophanies », c'est-à-dire aux manifestations symboliques de la divinité ineffable. Autant dire que « l'imaginal », tel que l'entend M. Maffesoli, n'a pas le moindre rapport avec le « monde imaginal » tel que l'entendait H. Corbin, qui mettait d'ailleurs « en garde », à la fin de sa vie (1978), contre les usages abusifs et dévoyés qu'il pouvait déjà constater de cette notion intrinsèquement *théosophique*. Ainsi que Corbin le rappelle dans sa « Charte de l'Imaginal » (in *Corps spirituel et Terre céleste. De l'Iran mazdéen à l'Iran shi'ite*, Paris, Buchet/Chastel, 1979, p. 18), « il est superflu d'ajouter, parce que le lecteur l'aura déjà compris, que le *mundus imaginalis* n'a rien à voir avec ce que la mode de nos jours dénomme par "civilisation de l'image" ». Or c'est précisément cette « civilisation de l'image » que M. Maffesoli et ses doctorants-épigones désignent de manière abusive par « monde imaginal » : ainsi que l'indique le texte de présentation du GEMMI, « nos recherches portent sur les images et toutes les manifestations contemporaines de l'imaginaire, à savoir la notion d'image comme forme agrégative d'un groupe social ». Rien de théosophique ici, et évidemment, rien « d'imaginal » au sens précis de Corbin : c'est à se demander si Maffesoli et ses doctorants ont seulement lu une seule ligne de l'auteur auquel ils empruntent sans plus d'embarras la notion... D'autres exemples d'une telle (ex)torsion sémantique se retrouvent de manière fréquente dans les écrits de M. Maffesoli et des contributeurs de la revue *Sociétés*, que nous ne pouvons ici analyser en détail.

L'ultime citation de l'article dans sa version finale ne laissera pas le lecteur sur sa faim, puisque nous avons conservé cette envolée lyrique du poète Hölderlin (in *Odes, Elégies, Hymnes*, Paris, Gallimard, 2000, p. 162) :

« Mais aux lieux du péril croît  
Aussi ce qui sauve. »

Tout cela relève de la cosmétique, l'essentiel pour nous était de n'oublier personne dans les paratextes. C'est un véritable best-of et nous avons ratissé large dans la V1 : des références aux textes-mantra du maffesolisme ordinaire (*La Connaissance ordinaire*, 1985 ; *Le Temps des tribus*, 1988 ; *Au creux des apparences*, 1993 ; *Du nomadisme*, 1997 ; *L'instant éternel*, 2003 ; *La passion de l'ordinaire*, 2011) ; les œuvres de « l'anthropologue de l'imaginaire » Gilbert Durand (certaines références sont très cryptées, pour ne pas dire occultes) – Durand que Maffesoli désigne volontiers comme son « Maître » – ; les œuvres de l'islamologue Henry Corbin (lui-même « Maître » de Gilbert Durand) ; et, bien sûr, des *opus* particulièrement instructifs ou représentatifs de quelques « élèves » de M. Maffesoli (S. Joubert, *La raison polythéiste. Essai de sociologie quantique*, 1991 ; F. La Rocca, *La ville dans tous ses états*, 2013). Nous avons encore cité des penseurs de « l'imaginaire de l'innovation » et de la « mobilité » maffesolo-compatibles (G. Amar, P. Musso), sans oublier de faire les indispensables allusions aux auteurs qui font chic (R. Barthes, G. Bataille, E. Canetti, G. Deleuze, J. Derrida). C'est un feu d'artifice référentiel qui n'apporte guère à l'intelligence du phénomène étudié, mais cela importe peu. La « Maffesolie », entendue à la fois comme espace conceptuel, épistémique, institutionnel et éditorial, se satisfait de la consommation ostentatoire de ces livres que l'on n'est pas obligé d'avoir lus, pour les utiliser dans le registre demi-habile de l'herméneutique à la façon des « sociologues » du CEAQ.

En lieu et place d'une véritable documentation, nous avons donc rabattu un répertoire lexical sur ce que nous *imaginions* être la conduite en Autolib'. C'est d'ailleurs là que se situe le principal problème d'un maffesolisme en roue libre : il se paie – littéralement – de mots, se gargarise de formules plus creuses les unes que les autres, toutes interchangeables. Un exemple : nous écrivons (p. 118) « À l'intérieur, les formes les plus simples, les moins personnalisées s'instituent : du gris des sièges au tableau de bord fonctionnel, c'est un dépouillement qui renvoie non pas à l'ascèse caractéristique du finalisme prométhéen et faustien mais, bien plutôt, à la *disponibilité* de l'usage ». Nous couplons arbitrairement le finalisme prométhéen et faustien à l'ascèse, en suivant en cela une thèse développée par M. Maffesoli depuis plus de trente ans. Il n'y a ni lien logique entre les deux propositions, ni rapport d'explication sociologique. Seulement le maniement de notions « grosses comme des dents creuses », comme aurait dit G. Deleuze. En employant les adjectifs « faustien » et « prométhéen », nous visions les allants de soi d'une « pensée maffesolienne » qui aime à convoquer des grandes figures « anthropologiques », maniées sans aucune prudence, et plaquées sans ménagement sur un tableau de bord d'Autolib'. Évidemment, ce genre de montée en gamme mythologique n'a rigoureusement aucun sens (ou à tout le moins, il faudrait faire une histoire de la démesure technologique et prouver qu'elle s'est déroulée dans la recherche d'une économie

de moyens et de fins... ce qui paraît douteux), mais cela flatte l'œil et divertit l'exégète paresseux qui sommeille peut-être en chacun de nous. En copiant/collant des grandes références anthropologiques pour leur faire dire n'importe quoi, nous voulions surtout montrer l'allégeance de notre discours aux canons du maffesolisme. Mots-clés, sésame attrape-tout, la lexicologie de *Sociétés* est à la fois très codifiée, et très rudimentaire : les allusions aux dieux grecs (même si elles sont dénuées de sens) sont toujours les bienvenues.

La méthode était donc fort simple : il s'agissait pour nous de faire rentrer des « données », fictives ou manipulées, dans le lit de Procuste théorique du maffesolisme. L'un de nous (MQ) a, pour ce faire, exhumé ses notes de cours, rédigées alors qu'il assistait dix ans plus tôt aux séminaires de M. Maffesoli, et tentait laborieusement (mais charitablement) d'en extraire la substantifique moelle sociologique. Marquée par la fraîche lecture de l'épistémologie descriptive des sciences sociales de J.-M. Berthelot (alors collègue de M. Maffesoli à Paris 5), une de ces notes compilait les nombreuses occurrences d'oppositions binaires caractéristiques du discours oral et écrit de M. Maffesoli, attrapées à la volée au cours de ses conférences, ou à travers la lecture attentive de ses livres. Voici, retranscrit ci-dessous, le contenu de cette note manuscrite (tous ces couples d'opposés ont été très explicitement énoncés par M. Maffesoli dans les conférences auxquelles nous assistions alors en tant qu'étudiants) :

« Dialectique hégélienne vs logique contradictoire ; rationalité vs hyperrationalité ; devoir être vs étant, ontologie vs ontogénèse ; raison vs sens ; morale vs éthique ; finalisme vs a-finalisme ; identité vs identification ; individu vs personne ; unité vs unicité ; individualisme vs néo-tribalisme ; explication vs compréhension ; pouvoir vs puissance ; libération vs attraction ; monothéisme vs polythéisme des valeurs ; désenchantement du monde vs réenchantement du monde ; dramatique vs tragique ; politique vs esthétique ; Histoire vs histoires ; morale transcendante vs immoralisme éthique ; Progrès vs régrès ; finalisme vs présentisme ; extension vs intension ; entendement vs connaissance sensible ; maîtrise vs expérience ; société vs socialité ; solidarité organique vs solidarité mécanique ; dérivations vs résidus ; institution permanente vs contrat temporaire ; individualisme du bourgeoisisme vs hétéronomie du tribalisme ; noumène vs phénomène ; signification vs signe ; économie mécanique vs écologie mécanique ; Apollon vs Dionysos ; Classique vs Baroque ; disjonction vs conjonction ; optique vs tactile ; mécanique des solides vs mécanique des fluides ; temps vs espace ; individu vs personne ; identité vs identification ; autonomie vs hétéronomie ; économie de la séparation vs écologie de la fusion ; structure diairétique vs structure glischromorphe ; *Aufhebung* (i.e. "dépassement" hégélien) vs *Verwindung* (i.e. "surmontement" heideggérien). »

Cette même note, qui compilait donc les couples d'opposés explicitement énoncés et mobilisés par M. Maffesoli au cours de ses performances orales, et dont le premier terme était associé par lui, de manière péjorative, au moment « moderne », à l'inverse du second, associé par lui, de manière cette fois laudative, au moment contemporain « postmoderne », cette même note donc, qui exhibait un mode de pensée non seulement *binnaire*, mais encore surchargé sur le plan axiologique (théorie du bien et du mal), compilait par ailleurs quelques mystérieux oxymores dispensés par le Professeur au cours de ces mêmes conférences :

« Au creux des apparences ; la dynamique statique ; l'éphémère (ou l'instant) éternel ; la transcendance immanente ; l'universel concret ; le signifié-signifiant ; le matérialisme spirituel (ou mystique) ; l'enracinement dynamique ; le ludique tragique ; la centralité souterraine. »

À l'aide de ce précieux memento, il devenait aisé de composer un texte dans le plus pur style maffesolien : il suffisait de couler notre « objet », par ailleurs tout ce qu'il y a de plus plastique (car inexistant), sur les oppositions binaires les plus caractéristiques de la métaphysique sociale maffesolienne, et de saupoudrer l'ensemble de locutions latines pompeuses et d'oxymores oraculaires tels que ceux qui fourmillent dans le discours oral et écrit du sociologue<sup>31</sup>, afin de simuler une analyse pénétrante. Ainsi, la berline (moderne) fut associée par nous à l'« identité », à la « propriété », au « pouvoir », à la « séparation » et à l'« autonomie » – forcément « modernes » –, par opposition à l'Autolib' (postmoderne), associée elle à l'« identification », à l'« appropriation », à la « puissance », à l'« empathie » et à l'« hétéronomie » – forcément « postmodernes ». Et, afin de prodiguer au lecteur initié et familier des élucubrations jungiennes une interprétation « profonde », digne du grand représentant de la psychologie des profondeurs<sup>32</sup> (et digne des capacités interprétatives des « éditeurs » de *Sociétés*), nous associions dans le même mouvement l'objet Autolib' à un retour (postmoderne) à la « matrice », à la force vitale archétypale qui, comme chacun sait, se donne à voir dans toute manifestation sociale.

Ajoutons, comme cela a déjà été esquissé, que l'usage immodéré de références mythologiques est plus que contestable. Là aussi, les travaux de Georges Dumézil, Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet et bien d'autres ont montré tout l'intérêt d'une attention très fine aux circulations de longue portée des références mythologiques : la déformation successive des mythes, la grammaire complexe qu'ils composent, le jeu des références qu'ils ne cessent de mettre en scène constituent autant d'outils méthodologiques pour aborder leurs éventuelles résurgences contemporaines. Foin de prudence dans *Sociétés*. Il suffit de parsemer l'ensemble de quelques dionysismes pour retrouver l'entre-soi de ceux qui brassent de la mythologie comme d'autres brassent du vent. En décrétant une fois pour toutes que le « monde postmoderne » dans lequel nous serions projetés est nimbé de mythes antiques « archétypiques » et toujours actifs (chose qu'il faudrait *démontrer* et non pas poser comme une hypothèse de départ), alors, allons-y joyeusement et piochons sans discernement dans la malle ouverte des grands mythes sans se soucier de réifier et/ou

<sup>31</sup> Du point de vue maffesolien, il semble que l'oxymore « donne à penser »... Mais comme cette figure de style donne à penser tout et son contraire, cela ne mange pas de pain, et la plus-value cognitive liée à son usage en sciences sociales est pour le moins limitée, pour ne pas dire nulle.

<sup>32</sup> Pour une critique épistémologique et une approche historiographique de la psychologie jungienne, voir respectivement D. McGowan, *What is wrong with Jung ?*, Prometheus, 1994, ainsi que S. Shamdasani, *Jung and the Making of Modern Psychology. The Dream of a Science*, Cambridge University Press, 2003. Voir encore R. Noll, *Jung. Le « Christ aryen »*, Paris, Plon, 1999 ; J. Webb, *The Occult Establishment*, La Sale, Open Court, 1976, p. 382-416 ; et W. Stoczkowski, *Des hommes, des dieux et des extraterrestres. Ethnologie d'une croyance moderne*, Paris, Flammarion, 1999, p. 348-355.

de tordre des récitatifs dont la circulation mériterait mille précautions pour être (éventuellement) exhumée de manière pertinente.

*Intermezzo : se donner les moyens de situer une vision du monde, et de caractériser une « épistémologie »*

Ces dernières remarques nous conduisent à des observations plus générales sur le rapport entre théorie et empirie dans la prose de type maffesolien. Car cette dernière ne se cantonne pas à un lexique et une rhétorique donnés : elle véhicule en effet, de manière indissociable, une vision du monde (une « cosmologie »), et met en pratique un mode bien particulier d'administration de la preuve (une « épistémologie »). Dans cette section, nous allons examiner dans un premier temps la vision de l'homme et du monde qui transparait dans les travaux de M. Maffesoli, et dans un second temps la singulière « épistémologie » mise en œuvre par ce dernier.

En guise de « théorie », on distingue chez M. Maffesoli un ensemble de conjectures sur ce qui constitue la nature de l'individu humain, et sur ce qui constitue la nature du monde social. Cette anthropologie métaphysique et cette métaphysique sociale, par ailleurs très frustes, qui puisent sans vergogne dans une longue tradition philosophico-conjecturale dont on ne peut ici retracer la généalogie<sup>33</sup>, échappent par principe à toute vérification empirique ; elles sont par nature intestables, et relèvent de l'engagement ontologique, de l'acte de foi – s'agit-il d'une foi scolastique.

L'anthropologie métaphysique de M. Maffesoli pourrait être résumée ainsi : l'homme, dans son essence, est animé par un « vouloir-vivre irrépressible », par une « force vitale », par un désir « d'affoulement » et de fusion avec ses congénères, désir « archétypal » qui tend à se manifester dans toutes ses activités sociales. Et ce « vouloir-vivre festif », cette « centralité souterraine dionysiaque », cette « nappe phréatique » « orgiaque », par lesquels l'individu participe d'une « effervescence collective » et « présentéiste », déconnectée de tout projet téléologique, de toute « morale » « prométhéenne » de transformation de la société, serait, selon M. Maffesoli – on en arrive maintenant à sa métaphysique sociale –, la caractéristique

<sup>33</sup> À nouveau, nous renvoyons à la thèse en cours de MQ, qui prend pour objet le réseau d'individus, universitaires et non universitaires, en France et à l'étranger, se réclamant de l'œuvre du philosophe et sociologue Gilbert Durand (G. Durand que M. Maffesoli présente, on l'a déjà vu, comme son « Maître », et qui a dirigé à Grenoble sa thèse d'État de sociologie, soutenue en 1978). Cette recherche vise à appréhender avec des outils sociologiques (entretiens approfondis avec les acteurs, observation participante, travail sur les archives disponibles, étude des citations), ce que G. Durand et certains de ses élèves (au premier rang desquels M. Maffesoli, qui a ainsi été interviewé dans le cadre de cette enquête) ont appelé la « galaxie de l'imaginaire », ou encore, « l'école de Grenoble ». Le matériel recueilli devrait permettre, d'une part, de souligner les rôles combinés des facteurs sociologiques, épistémologiques et « cosmologiques » (cf. *infra*) dans la formation d'un groupe d'individus se réclamant de l'œuvre de G. Durand et collaborant avec ce dernier ; de caractériser, d'autre part, les entités théoriques « imaginaire » et « symbolisme », dans leurs acceptions durandiennes, comme des « objets frontières », à la fois suffisamment plastiques et consistants pour fédérer autour d'un projet commun des individus relevant de différents « mondes sociaux » ; et de souligner, enfin, les soubassements subculturels (hermétisme), inscrits dans la longue durée historique, d'une théorie académique contemporaine en sciences sociales.

essentielle de notre époque, dite « postmoderne ». Remarquons ici, au passage, que M. Maffesoli se plaît à invoquer, avec une surprenante cécité, la « neutralité axiologique » thématifiée par Max Weber, et aime à rappeler de manière rituelle qu'il s'agit pour lui de décrire le monde « tel qu'il est », et non « tel qu'il devrait être ». Ces belles intentions sont toutefois totalement démenties par les faits, par la pratique discursive usuelle du sociologue. Les multiples jugements de valeur qui parsèment les écrits et les conférences de M. Maffesoli (cf. l'interminable liste d'oppositions binaires très fortement axiologisées vue plus haut) ne laissent en effet guère de doute sur ses préférences métaphysiques : la « modernité », qui assignait aux individus des identités de classe, de genre, de profession, où régnaient le « moralisme » et « l'individualisme petit-bourgeois », cette « modernité » donc, qui a refusé de reconnaître notre part « d'animalité », et nous a ainsi mené tout droit au « nazisme » et aux « camps de la mort », n'est plus qu'un mauvais et lointain souvenir. Car nous voici enfin entrés, depuis quelques dizaines d'années, dans une nouvelle période, dite « postmoderne », en adéquation avec notre véritable nature dionysiaque, avec notre être profond et inaltérable, qui avait été momentanément (et malheureusement) occulté<sup>34</sup>. Après avoir été *dénaturés* par la période moderne – dénaturation anthropologique qui nous a conduits, on s'en souvient, à la « bestialité », à la barbarie de la Shoah –, nous voici donc, enfin, *renaturés*, pour le plus grand bonheur de tous.

Avant d'être un « sociologue », M. Maffesoli est donc, avant tout, un grand métaphysicien, et, plus encore, un grand *moraliste* : sur la base d'une théorie parfaitement conjecturale relative à la nature humaine et à la nature de la société (théorie qui constitue le socle *ontologique* de la vision du monde de M. Maffesoli<sup>35</sup>), il s'agit pour lui de dire ce qu'est le *bien*, et ce qu'est le *mal*. Le bien, c'est lorsque l'homme laisse libre cours à sa nature dionysiaque, hédoniste, festive, agrégative, érotique, libidinale, etc. Le mal, c'est lorsque cette même nature est contrainte, écrasée, piétinée par des institutions et des « méta-récits » théologiques et politiques, comme

<sup>34</sup> La lecture attentive de l'ensemble des ouvrages de M. Maffesoli est nécessaire pour reconstituer la vision spécifique de l'homme et du monde qui sous-tend la « sociologie » spéculative du Professeur. Pour les plus pressés, qui douteraient de l'existence d'un tel « système [métaphysique] du monde » (pour reprendre la formule-titre de Paul Duhem), et de l'axiologie qui lui est coextensive, on peut renvoyer à une interview récente de M. Maffesoli, intitulée « La fin de la modernité, ou vivre l'éternité dans l'instant » (oxymore, quand tu nous tiens !), publié sur le « média citoyen » AgoraVox (voir : <http://www.agoravox.fr/tribune-libre/article/la-fin-de-la-modernite-ou-vivre-l-162384>), interview dans laquelle M. Maffesoli présente de manière concise sa vision conjecturale de l'homme et du monde (vision conjecturale qu'il assimile évidemment, comme dans tout système cosmologique, à la « réalité » du monde), et ne fait pas mystère de ses préférences.

<sup>35</sup> C'est à l'anthropologue Wiktor Stoczkowski que nous empruntons la méthode mise ici en œuvre pour analyser la vision du monde, la « cosmologie » de M. Maffesoli, ainsi que la distinction analytique faite, ici et par la suite, entre « ontologie », « étiologie » et « sotériologie ». Cf. W. Stoczkowski, *Anthropologies rédemptrices. Le monde selon Lévi-Strauss*, Paris, Hermann, 2008. Pour une présentation de ce dernier ouvrage, et plus globalement de la perspective « d'anthropologie des savoirs » occidentaux mise en œuvre par W. Stoczkowski, cf. M. Quinon et A. Saint-Martin, Compte-rendu de W. Stoczkowski, *Anthropologies rédemptrices. Le monde selon Lévi-Strauss* (Paris, Hermann, 2008), in *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 25, 2011, p. 325-329.

cela était (paraît-il) le cas au cours de la « modernité » et des périodes précédentes. Rappelons-le à toutes fins utiles, s'il y avait encore un doute sur l'existence d'une *axiologie*, d'une théorie du bien et du mal, chez M. Maffesoli : pour ce dernier, le déni « moderne » de notre nature dionysiaque, libidinale, animale, érotique, etc., nous a conduits, ni plus ni moins, au nazisme et à la Solution finale. CQFD. Lorsque l'archétypologie jungienne fusionne avec la critique radicale du monde moderne faite par l'École de Francfort (une des principales références du « jeune » Maffesoli), on obtient le présent récit, de nature *étiologique* ; étonnante trame narrative décrivant l'origine des maux humains, et qui n'a bien sûr pas à s'embarasser d'un quelconque fondement historique et factuel (qu'elle aurait d'ailleurs bien du mal à trouver !). Comme dans les mythes cosmogoniques étudiés par les anthropologues, le récit conjectural relatif à l'émergence du mal est chez M. Maffesoli une pièce, parmi d'autres, dans une vision globale de l'homme et du monde, à partir de laquelle le sociologue-métaphysicien évalue et *juge* les événements passés, présents et futurs.

Bien loin, donc, d'être l'audacieux « phénoménologue » a-critique qu'il prétend être, M. Maffesoli se révèle être, en fait, un métaphysicien moraliste tout droit sorti du 19<sup>e</sup> siècle ; et, comble de l'ironie, un métaphysicien moraliste caricaturalement « moderne », au sens où M. Maffesoli lui-même entend ce terme. Rendre à l'homme sa dignité, en lui proposant sur un plateau (métaphysique) un monde « postmoderne » dans lequel sa véritable nature (dionysiaque) pourrait enfin se réaliser : tel est en effet le projet *sotériologique* (théorie du salut, de la « sortie hors du mal ») de M. Maffesoli, qui ne se distingue des innombrables doctrines sociales et morales des siècles passés que par une prose vaguement nietzschéenne, à la fois absconse et binaire.

La « phénoménologie » sociologique, à laquelle se rattache M. Maffesoli dans un abus de langage déconcertant, n'est donc, ni plus, ni moins, qu'une *ontologie* de l'homme et de la société. Alfred Schütz, Peter Berger et Thomas Luckmann, qui se sont employés à décrire, de la manière la plus fine et parcimonieuse possible, les différentes formes d'intentionnalités, les allants de soi propres au « monde vécu », ainsi que les processus de typification du monde social mis en œuvre par les acteurs dans leurs interactions quotidiennes, seraient en droit de fulminer (pour le premier dans sa tombe) face à la déformation et l'instrumentalisation qu'a fait de leurs travaux proprement *phénoménologiques* M. Maffesoli<sup>36</sup>. Car, encore une fois, la « con-

<sup>36</sup> Outre ses divers ouvrages dans lesquels il cite de manière régulière ces trois grands représentants de la sociologie phénoménologique, voir encore les préfaces que M. Maffesoli a rédigées pour A. Schütz, *Le chercheur et le quotidien*, trad., Paris, Méridiens-Klincksieck, 1987, id., *Éléments de sociologie phénoménologique*, trad., Paris, L'Harmattan, 1998, ainsi que pour P. Berger et Th. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, trad., Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986. Sur l'utilisation « en roue libre » de Schütz par M. Maffesoli, voir la pertinente (mais hélas sans effet) mise au point de F.-A. Isambert, « Alfred Schütz entre Weber et Husserl », *Revue française de sociologie*, vol. 30, n° 2, 1989, p. 300-301. Pour des raisons qui nous échappent et que seule une connaissance approfondie de l'histoire et des ramifications du CEAQ depuis les années 1980 permettrait d'expliquer, signalons néanmoins que les auteurs de *La construction sociale de la réalité* sont cités comme membres du « Conseil international de rédaction » de la revue *Sociétés* (avec en sus une faute sur le patronyme de Th. Luckmann, noté « T. Luckman »).

naissance ordinaire » que revendique ce dernier afin de cerner les contours de la « postmodernité » naissante n'est, ni plus, ni moins, qu'une *métaphysique* et une *morale* (relativement) « ordinaires », mais situées, très précisément, à l'opposé de la description attentive des contenus de conscience, de l'étude minutieuse du phénomène de l'intersubjectivité, et, surtout, de la mise entre parenthèses de tous les jugements concernant l'existence du monde – soit de ce qui définit en propre l'« *epochè* » phénoménologique<sup>37</sup>.

« Mais les faits, les faits ?! », s'étrangleront les convertis à cette vision conjecturale de l'homme et du monde, à cette « cosmologie » contemporaine, pour reprendre le terme mobilisé avec raison par l'anthropologue Wiktor Stoczkowski. « Les *rave parties*, les Journées Mondiales de la Jeunesse, l'explosion des rencontres *via* Internet : vous en faites quoi ? Tout cela démontre que nous avons raison, que le monde se transforme bien comme nous le décrivons ! », argueront-ils. C'est ici qu'il nous faut relever la méthode pour le moins cavalière avec laquelle M. Maffesoli et ses élèves collectent les faits, méthode dont nous nous sommes largement inspirés pour rédiger notre canular, et qui définit une « épistémologie ». Nous l'avons déjà évoqué : il serait faux de prétendre que les « maffesoliens » n'ont que faire des données. Non, ils mobilisent bien des références empiriques... mais seulement les références susceptibles de rentrer dans le cadre théorique conjectural présenté plus haut. De vagues coups de sonde sont donc donnés dans la réalité, afin de confirmer, avec des datas *ad hoc*, la métaphysique de l'homme et de la société postmodernes présentée plus haut, qui elle, en tant précisément qu'elle constitue un socle métaphysique, reste soustraite à tout examen. Nous n'avons pas fait autrement dans notre article : en suivant une argumentation circulaire, nous sommes partis (introduction) de la prémisse d'une postmodernité dionysiaque, festive et tribalesque, pour faire ensuite un détour par le « terrain » de l'Autolib', en ne sélectionnant bien entendu que des informations qui confirment nos postulats initiaux, et en mettant de côté toutes celles qui pourraient les contester, pour revenir enfin, dans nos lyriques derniers paragraphes, sur la thèse initiale... que nous avons toujours-déjà acceptée. Comme indiqué précédemment, la sociologie maffesolienne de la postmodernité peut très bien s'accommoder d'une foule de données et de « terrains », dans la mesure toutefois où ceux-ci vont confirmer la conception maffesolienne de l'homme et du monde, qui, comme on l'a vu, est indéfectiblement une conception moraliste du bien et du mal. L'argumentation de type maffesolien va ainsi fonctionner de manière autarcique vis-à-vis de la réalité, au sens où seuls les faits qui sem-

<sup>37</sup> Dans son introduction à A. Schütz, *Éléments de sociologie phénoménologique* (op. cit., p. 20), Thierry Blin souligne avec justesse le « souci d'empiricité et de scientificité, par opposition à une métaphysique inavouée qui introduirait subrepticement un système d'arrière-mondes », qui marque la démarche intellectuelle, épistémologique et éthique, de Schütz. Et Th. Blin de citer directement l'auteur de *On Phenomenology and social relations*, afin d'appuyer son propos : « “La sauvegarde du point de vue subjectif est la seule garantie (cependant suffisante) que le monde de la réalité sociale ne se verra pas substituer un monde fictif inexistant construit par l'observateur”, que la sociologie est une science et non une idéologie ». Or substituer à la réalité sociale un « monde fictif », un « système d'arrière-mondes », une « métaphysique inavouée », autrement dit une structure cosmologique, est très précisément une des principales caractéristiques de la « sociologie » de M. Maffesoli, qui a vocation à « construire » un monde : celui de la « postmodernité » dionysiaque, tribalesque et hédoniste.

blent confirmer la théorie vont être retenus. Les faits qui pourraient la contredire seront ignorés, par la simple absence de toute hypothèse alternative, et de tout dispositif méthodologique permettant de prendre en compte ces faits récalcitrants. On retrouve donc ici une illustration du phénomène cognitif bien connu de *biais de confirmation*, qui consiste à sélectionner dans la réalité les seuls faits qui « confirment » une théorie posée *a priori* comme vraie, et à négliger les faits, fussent-ils plus nombreux et/ou établis de manière plus rigoureuse, qui la contredisent<sup>38</sup>.

Différents chercheurs ont montré que ce phénomène de biais de confirmation, qui conduit à une *polarisation des croyances*<sup>39</sup>, est une des caractéristiques majeures du régime argumentatif à l'œuvre dans les pseudosciences<sup>40</sup>. Dans leurs pratiques quotidiennes, l'astrologue ou l'homéopathe vont en effet collecter et interpréter un grand nombre d'informations, qui vont être mobilisées de manière unilatérale afin de *confirmer* leurs thèses causalistes respectives (la configuration astrale associée à la date de naissance détermine, ou est en corrélation, avec la personnalité, *la preuve en est* que dans *tel* horoscope, *tel* individu a retrouvé *tel* ou *tel* de ses traits de caractère, ou *tel* ou *tel* épisode de son histoire personnelle ; la prise de granules homéopathiques a un effet thérapeutique, *la preuve en est* que dans *tel cas*, je me suis rétabli dans les jours qui ont suivi le traitement homéopathique), et l'un comme l'autre vont systématiquement négliger les faits, autrement plus nombreux et robustes, qui vont infirmer ces thèses<sup>41</sup>.

<sup>38</sup> P. C. Wason, « "On the failure to eliminate hypotheses..." A second look », in P. N. Johnson-Laird & P. C. Wason (eds.), *Thinking: Readings in cognitive science*, Cambridge University Press, 1977, p. 307-314 ; V. Girotto, M. Gonzales, « Limites cognitives de l'évaluation et de la révision d'hypothèses », in P. Livet (ed.), *Révision des croyances*, Paris, Hermès-Lavoisier, 2002, pp. 273-289.

<sup>39</sup> T. Kell, « Disagreement, Dogmatism, and Belief Polarization », *The Journal of Philosophy*, vol. 105, 2008, p. 611-633.

<sup>40</sup> R. R. Nickerson, « Confirmation Bias : A Ubiquitous Phenomenon in Many Guises », *Review of General Psychology*, vol. 2/2, 1998, p. 175-220 ; W. Stoczkowski, *Des hommes, des dieux et des extraterrestres. Ethnologie d'une croyance moderne*, op. cit. ; J. C. Smith, *Pseudoscience and Extraordinary Claims of the Paranormal : A Critical Thinker's Toolkit*, Wiley-Blackwell, 2010.

<sup>41</sup> Dans son ouvrage consacré à une forme spécifique de croyance aux extraterrestres, W. Stoczkowski (*ibidem*, p. 121-122) fournit, avec humour, un exemple particulièrement didactique des phénomènes cognitifs de biais de confirmation et de focalisation sur une hypothèse : « Le bruit court que les femmes sont de mauvais conducteurs d'automobiles. Les vieux routiers, bien placés pour en savoir long, vous diront que chaque jour leur apporte une riche moisson de preuves qui confirment cette opinion peu flatteuse pour la gent féminine. Comment s'y prennent-ils, nos experts, pour procéder à la vérification de cette assertion péremptoire ? Leur démarche est aussi simple que naturelle : quand ils voient sur la route une voiture mal conduite dont les manœuvres les gênent ou les scandalisent, ils jettent un coup d'œil sur son conducteur, souvent pour le foudroyer du regard, si ce n'est pour lui montrer le fameux geste réprobateur. S'ils aperçoivent un homme au volant..., eh bien, l'existence de mauvais conducteurs masculins n'infirme pas la thèse selon laquelle toutes les femmes conduisent mal. Mais si c'est une femme que l'on voit au volant : voilà, s'exclame-t-on, une nouvelle confirmation, une preuve de plus. Et comme les observateurs ne regardent que les voitures mal conduites, ils n'ont aucune possibilité de remarquer les femmes qui maîtrisent leur véhicule de façon irréprochable, ainsi, cette singulière démarche de vérification empêche nos prétendus experts de connaître les faits susceptibles de contredire l'idée reçue misogyne ».

Sur le plan de la logique argumentative et du mode d'administration de la preuve (épistémologie), donc, rien ne différencie dans le fond l'astrologue Élisabeth Teissier de son directeur de thèse M. Maffesoli, et rien ne différencie ces deux derniers de l'homéopathe convaincu ou du routier misogyne évoqué par W. Stoczkowski : tous les quatre, dans leurs activités quotidiennes et professionnelles, collectent en effet de manière sélective et biaisée des informations qui vont immanquablement « confirmer » leurs métaphysiques respectives. Tel événement géopolitique (sachant qu'il était hautement probable qu'il advienne) s'est déroulé, conformément aux prévisions de la célèbre astrologue de F. Mitterrand ? Voilà la preuve éclatante de la vérité de l'astrologie, pourrait s'enthousiasmer É. Teissier<sup>42</sup>. « L'affoulement » du Mondial de foot ou des Journées Mondiales de la Jeunesse, le « dionysisme » des *rave parties*, la « libido glischromorphe » et « l'orgasme » des sites de rencontres échangistes, ou encore, le « retour à la matrice » de l'Autolib' : autant de preuves irréfutables que nous sommes bel et bien en postmodernité, assénera à son tour M. Maffesoli, en suivant la même (et indigente) « épistémologie » confirmative que celle mise en œuvre au quotidien par sa doctorante-astrologue...

*« Déroulement et présentation de l'enquête », ou comment nous nous sommes amusés à dire tout et n'importe quoi*

C'est ici que les critères se font les plus précis. Il s'agit bien évidemment d'avoir une « argumentation scientifique » dégagée à partir d'une « logique formelle », d'un « apport de preuve » et d'un « enchaînement des propositions ». Chiche !

On l'a vu, cette « sociologie postmoderne » raffole des métaphores et des oxymores prétendument heuristiques. C'est facile à manipuler, d'autant plus que la contrainte d'administration de la preuve empirique a été levée depuis belle lurette. L'amphigouri est maximal lorsque nous décrivons le fil électrique comme un cordon ombilical et la bulle de rechargement comme une matrice. Il ne s'agit pas de questionner un éventuel imaginaire, mais de mobiliser paresseusement des clichés complètement creux. De même le rapport à l'électricité comme nourriture pour la voiture n'a aucun sens, mais vise à gonfler l'argumentaire maternel – inspiré d'une « psychologie des profondeurs » tout ce qu'il y a de plus fumeuse – que nous poussons ici à l'extrême. L'administration de la preuve est ici totalement absente, puisqu'aucun questionnaire n'est mentionné dans notre article, ni aucune réponse de personnes ayant vraiment conduit une Autolib'. Nous n'avons nullement caché cela. Tout le texte ne tourne qu'autour de l'expérience singulière (fantasmée) d'un individu empruntant un véhicule en libre accès, et donnant libre cours à son « imagination » parasociologique. L'idée que l'on puisse reconstituer les grandes lignes d'un « imaginaire collectif », celui de la « modernité » et/ou de la « postmodernité », à partir d'une seule expérience, que l'on puisse donc induire des généralités macro-sociologiques à partir d'un « vécu » singulier, heurte cependant tous les pré-

<sup>42</sup> À lire l'implacable démontage de la thèse d'É. Teissier par Bernard Lahire (*L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, 2005, p. 351-387), c'est peu dire que cette convergence *intellectuelle* (on vient de voir que cette convergence est au moins, si ce n'est plus, d'ordre épistémologique) entre l'astrologue professionnelle et son directeur de thèse met grandement en cause la crédibilité dudit « sociologue ».

ceptes des sciences humaines et sociales – à moins d’admettre, comme semble le faire M. Maffesoli et certains de ses épigones, que ces dernières ne se distinguent en rien des conversations du Café du Commerce autour d’un Ricard.

Pas de faits sociologiquement construits donc, le réel ne résiste pas et se plie à nos projections fantasmatiques. Et que dire de la preuve par l’image. Quelques photographies prises en passant dans la rue, un jour de février 2014, font office de preuves visuelles ou de supports imaginaires pour l’interprétation. Des légendes construites autour de jeux de mots navrants et sans aucun sens accompagnent ce visuel grotesque. Le « pare-brise/part maudite » (p. 122) – référence à peine cryptée à Georges Bataille, l’un des héros nietzschéens de M. Maffesoli dans la mesure où Bataille valorise, dans son opuscule éponyme de 1949, la « dépense » et la « consommation » improductives, qui seraient (paraît-il) le propre de notre monde « post-moderne » –, ne devait *a priori* pas passer. Trop gros, trop absurde. Sans le moindre rapport avec le propos. Mais il faut croire que la vue du pare-brise maculé de fientes de pigeons « donne à penser ». Et contre toute attente, cette provocation sémiotique est passée : elle n’a pas fait l’objet de la moindre remarque du comité de lecture. Tout comme est passé l’in vraisemblable calembour sartriano-pétrochimique sur l’Autolib’, présentée comme un véhicule *électrique* dont « l’existence précède l’essence »<sup>43</sup>.

Le « maffesolisme », c’est un lexique, une rhétorique, une vision organisée du monde à dérouler sans entrave, ainsi qu’une épistémologie confirmative caractéristique d’une bonne part des jugements fallacieux ordinaires comme des « sciences » du paranormal (cf. les exemples vus plus haut), mais c’est aussi de la bonne vieille politique diluée sous les notions-valises. La pirouette finale sur les personnes sans-domicile fixe accueillies dans les bulles de verre (p. 124) était d’un goût pour le moins douteux, et nous avons d’ailleurs beaucoup hésité avant de l’intégrer. C’était tellement *borderline*. Mais sans doute cela cadrerait-il avec le ton « politiquement incorrect » (*rires*) du maffesolisme. En lien avec cette normativité idéologique placée dans le texte l’air de rien, il faut noter aussi le positionnement explicitement biaisé en faveur de cette formidable innovation que serait l’Autolib’. Ce n’est pas un article de « Sciences Humaines et Sociales », c’est une publicité, un tract. Non seulement JPT prend pour acquis l’existence de la « société postmoderne » avec tous ses ingrédients mythifiés, mais en plus il désire plus que tout en intensifier l’énergie vitale par le truchement d’un objet parmi tant d’autres, qui conforte son axiologie, sa conception du bien et du mal. Les services marketing de Bolloré ne feraient pas mieux dans l’effort de mise en valeur de leur produit. Les descriptions sont saturées par la fascination du sociologue pour « son » objet. Le sociologue-herméneute passablement naïf qu’est J.-P. Tremblay prend les slogans de publicité pour des arguments philosophiques : « Le slogan “zéro bruit, zéro pollution”, en rouge et bleu, drape délicatement le véhicule (du) commun, comme si les mots venaient inscrire les vertus potentielles d’une écologie qui vient : la voiture neutre par excellence » (p. 118), ou encore « La contraction des termes (Auto-lib’, donc) est aussi signe de

<sup>43</sup> Cf. p. 117 : « [L’Autolib’] est une automobile ouverte, car elle s’ouvre à l’usage (*open innovation*), non plus par essence (elle roule à l’électricité, rappelons-le), mais au travers de son devenir dans la conduite – son existence précède les flux de son essence et des extases qu’elle promet à l’abonné-e. »

*décontraction* » (p. 118). Rangé en créneau, il ne recule devant rien et donne même les tarifs, lesquels ne sont d'ailleurs pas à la portée de toutes les bourses (mais il s'en fiche, il a de l'argent, lui) :

« On le sait, l'électricité en France coûte peu cher, le service est donc à la portée de tout le monde. Les tarifs démocratiques en sont la preuve (120 euros l'abonnement à l'année, 11 euros l'heure d'utilisation). » (p. 119)

C'est donc cela, le terrain du sociologue maffesolien. Il décrit des « tendances » et en accompagne le déploiement, parce... qu'il en vit. À défaut d'être crédible dans le monde académique, il peut toujours cachetonner au titre de consultant-tendancier en magnifiant « cette fable qui s'écrit toujours » (p. 124). C'est ici que l'on peut relever l'existence d'une « société d'études internationale située en France, spécialisée dans cette belle science humaine qu'est la sociologie de l'imaginaire », « société d'études » répondant au nom d'« Eranos »<sup>44</sup>. Dirigée et animée par d'anciens doctorants de M. Maffesoli, et comptant parmi ses plus prestigieux « clients » TF1, L'Oréal, Bouygues, Renault, Microsoft, Vuitton, Lancôme, Armani, ou encore Michelin et l'inévitable Pernod-Ricard, il s'agit, pour la société Eranos, « d'aid[er] les entreprises à comprendre et être à la hauteur de leur époque », en fournissant à ces dernières une « identification » et un « décryptage des imaginaires sociaux contemporains »<sup>45</sup>. Avec un chiffre d'affaire de 235 000 euros en 2013<sup>46</sup>, il faut croire que la sociologie de l'imaginaire « postmoderne » telle que l'entend M. Maffesoli et ses doctorants-marketeurs, à défaut de reposer sur des bases empiriques solides, *se vend* sans difficulté aucune (quant à *faire vendre*, c'est là une tout autre histoire...).

Dans la même veine des usages mercantiles, mais cette fois, en plus, « thérapeutiques » (ou en tout cas prétendu tel) de la métaphysique maffesolienne de l'homme et de la société, mentionnons encore l'activité de « sociologue-psychanalyste » d'un docteur en sociologie, qualifié par la section 19 de sociologie et de démographie du Comité National des Universités aux fonctions de maître de conférences, contribu-

<sup>44</sup> En hommage évident au « Cercle Eranos », fondé par Olga Froebe-Kapteyn en 1933 à Ascona, en Suisse. Ce cercle para-académique, qui proposait chaque été une semaine de rencontres et de conférences publiées dans les volumes de l'*Eranos Jahrbuch*, fut notamment animé, outre par son inspirateur et figure tutélaire Carl-Gustav Jung (12 interventions entre 1933 et 1948) et divers chercheurs d'obédience jungienne, par l'historien des religions Mircea Eliade (13 interventions entre 1950 et 1967), par le « maître » et ami de M. Maffesoli, Gilbert Durand (16 interventions entre 1964 et 1988), et par le « maître » et ami de ce dernier, Henry Corbin (27 interventions entre 1949 et 1976). H. Corbin et G. Durand, qui communiquaient au Cercle Eranos sur des thématiques liées pour la plupart à l'ésotérisme, et qui considéraient ce cercle d'intellectuels comme un véritable refuge spirituel (sur lequel ils s'adosseront d'ailleurs pour développer leurs propres pratiques ésotériques et maçonniques en France, à partir de la fin des années 1960, cf. MQ, thèse de doctorat en cours), doivent aujourd'hui se retourner dans leurs tombes respectives, face à un tel usage marketing et publiciste du nom d'« Eranos » – comme ils doivent se retourner dans leurs tombes face à l'usage maffesolien de la notion de « monde imaginal ». Sur le Cercle Eranos, voir H. Th. Hakl, *Eranos. An Alternative Intellectual History of the Twentieth Century*, Sheffield, Equinox, 2013.

<sup>45</sup> On trouvera une présentation plus approfondie des objectifs de la société d'études Eranos sur son site <http://www.eranos.fr/>.

<sup>46</sup> Informations collectées sur le site [societe.com](http://societe.com).

teur régulier à *Sociétés* et aux *Cahiers européens de l'imaginaire*, et auteur d'une thèse typiquement « maffesolienne » réalisée sous la direction de P. Tacussel à l'Université Montpellier 3, intitulée : « *De l'imaginaire initiatique. Les mythes post-modernes ou le dépassement de l'existence tragique* ». En ce qui concerne son activité de « philosophe » et de « sociologue », les Éditions Dervy (spécialisées dans le domaine de l'ésotérisme) nous apprennent que les recherches de cet élève de M. Maffesoli « tentent de décrire », « dans la continuité des penseurs du cercle Eranos (Jung, Eliade, Durand) », « un panorama des imaginaires initiatiques qui inondent nos sociétés contemporaines. [Ce chercheur] est l'auteur du *Voyage initiatique du corps* chez Detrad [soit un fabricant de décors, de bijoux et d'accessoires maçonniques, qui est aussi un éditeur et un libraire spécialisé en maçonnerie]. Ce livre a reçu le prix essai 2010 au salon maçonnique de Paris »<sup>47</sup>. Par ailleurs auteur d'un ouvrage intitulé : *Les symboles maçonniques : à quoi ça sert ?* (Dervy, 2013), et d'un autre livre sur *Le réenchantement initiatique du monde. Des mythes et des hommes* (chez Detrad, déjà cité, en 2014), ce même docteur en sociologie, co-responsable du « Groupe d'Études sur le Mythe et le Monde Imaginal » (le « GEMMI » déjà mentionné) à l'Université Paris-Descartes<sup>48</sup>, est aussi *psychanalyste*. Sa méthode thérapeutique vise notamment à croiser la psychologie des profondeurs jungienne (qui « conçoit l'être humain comme un *homo symbolicus* ou *homo religiosus*, c'est-à-dire un être incomplet à la naissance qui doit à la manière de Pascal parier sur l'existence des dieux et des mythes pour pouvoir accéder à une totalité psychique »), avec « la mythanalyse conçue par Gilbert Durand », qui, elle, « permet de situer les mythes constitutifs d'un environnement donné. Si l'on croise cette méthode avec la psychanalyse jungienne qui se centre davantage sur le décryptage des mythes et des archétypes habitant dans l'inconscient individuel, il devient alors plus aisé de situer l'interaction existante entre l'analysant et son milieu, entre son désir et l'esprit du temps »<sup>49</sup>. Le site professionnel de ce « psychanalyste et sociologue » renvoie, enfin, à de nombreux articles rédigés par lui, sur, pour prendre quelques exemples, « l'inconscient dionysiaque », « la honte prométhéenne », « la structure initiatique du manga », les « psychothérapies postmodernes », ou encore, « la dimension initiatique du corps dans les sociétés postmodernes ». On voit donc que la « socio-anthropologie de l'imaginaire », qui hérite ici à la fois de la cosmologie de M. Maffesoli et de celle de son « maître » G. Durand<sup>50</sup>, peut alimenter non seule-

<sup>47</sup> Voir la page de présentation de l'auteur sur le site de l'éditeur : <http://www.dervy-mediceis.fr/frederic-vincent-auteur-2665.html>.

<sup>48</sup> Voir sa page sur le site des *Cahiers* : <http://www.lescahiers.eu/contributeurs/frederic-vincent>.

<sup>49</sup> Confer son site professionnel : [http://fredericvincent.fr/?page\\_id=71](http://fredericvincent.fr/?page_id=71).

<sup>50</sup> La « cosmologie » de G. Durand, que nous ne pouvons présenter ici faute de place, diffère profondément de celle de M. Maffesoli. Sur cette première cosmologie, dont les dimensions ontologiques, étologiques et sotériologiques s'inscrivent dans la longue durée de la tradition de l'ésotérisme occidental (gnosticisme antique, hermétisme antique et renaissant, notamment), voir la thèse de doctorat en cours de MQ. Indiquons simplement que G. Durand s'opposait vigoureusement à toute idée de « postmodernité », « postmodernité » qu'il considérait comme « au moins un non-sens » : « Au passage je proteste une fois encore contre l'utilisation aberrante du vocable de "post-modernité" : ce sont les "post-modernismes" d'hier qui sont contestés par la modernité d'aujourd'hui, si bien que la notion "post-

ment une activité marketing et publiciste (celle de la société d'études « Eranos »), mais encore, une pratique thérapeutique (ou, encore une fois, prétendue telle) libérale.

*Critères sur la « forme », ou comment faire du M. Maffesoli sans peine*

Venons-en maintenant, plus rapidement, à l'écriture proprement dite de notre canular. Combien de temps la rédaction nous a-t-elle pris ? Grâce à la datation des échanges d'emails et des diverses versions enregistrées de la V1, nous pouvons le tracer très précisément. Nous avons commencé à rédiger le 26 mai 2014. Après quelques séquences d'aller-retour entre les deux rédacteurs, le texte était fin prêt le 3 juin. Huit jours pour pondre une « analyse scientifique » de 30 000 signes en tout, et le tour était joué. Il faut souligner encore à quel point cet exercice fut réjouissant et jubilatoire. Il était dur de ne pas rire aux larmes. C'était par endroits tellement ridicule et grotesque ! Cela dit, notre connaissance hélas trop experte du maffesolisme nous suggérait des règles de composition rigoureuses, comme l'atteste cet email extrait de la correspondance des rédacteurs :

« Quelques règles d'or de la prose maffesolienne :

- au minimum trois oxymores par phrase ;
- la modernité c'est pas bien, la postmodernité c'est bien, doux, irénique, etc. ;
- jouer sur les couples d'opposition : moderne/postmoderne ; éthique/esthétique ; individu/personne, etc. »

Email de MQ à ASM, 30 mai 2014.

Des collègues mis dans la confiance ont pu trouver que le texte est trop bien écrit. À la réflexion (et quitte à flirter avec l'immodestie !), c'est juste. La lecture après-coup d'articles publiés par *Sociétés* (cf. *infra*) montre combien la prose des initiés imite laborieusement un discours qui, déjà, se perd à imiter les autres. Le « maffesoli », c'est un langage répétitif et prévisible, un auto-plagiat permanent. Pour les initiés qui copient/collent, cela suffit sans doute. Le *corpus* est vite maîtrisé, le vocabulaire et les schèmes interprétatifs sont toujours les mêmes, et tout cela repose sur la croyance que ce dogme, qui est aussi bien rhétorique que cosmologique (vision structurée de l'homme et du monde, impliquant une théorie du bien et du mal) se mérite et se cultive entre gens de qualité (ceux qui ont *vraiment* compris le monde social dans son essence, son passé et son devenir).

*Roulement de tambour, suspense : comment l'article de Jean-Pierre Tremblay a été « sélectionné »*

Pour le résumer, nous avons procédé par associations libres au sein d'une trame lexicale, rhétorique, cosmologique et épistémologique toutefois bien structurée,

---

modernité" est au moins un non-sens ! » (G. Durand, « Effets pervers des modernismes et statuts de notre modernité », *Cahiers de l'imaginaire*, n° 14-15, 1997, p. 7). Étrange « maître » pour M. Maffesoli que G. Durand, qui considérait donc comme « aberrante » la notion fondamentale autour de laquelle gravite toute la vision du monde de son « disciple »...

dans une surenchère aussi dérisoire que pathétique. Et le « comité de lecture » n'y a vu que du feu. Nous retracerons à présent le déroulé de cette « évaluation ». Nous nous permettrons de citer des extraits de la correspondance avec la revue parce qu'elle relève de l'activité *professionnelle*. En effet, c'est bien un responsable de la « coordination » de la revue auquel JPT a eu affaire (*i.e.* F. La Rocca), et il est entré en contact avec lui *via* une adresse *professionnelle*. Tout s'est opéré avec le genre de « professionnalisme » qui contente la revue *Sociétés*. Adeptes du communisme de l'*ethos* de la science mertonien, nous mettrons donc en partage ces échanges entre « professionnels ».

Nous avons envoyé l'article le 4 juin 2014 à l'adresse générique « cea@ceaqsorbonne.fr ». Première surprise, au passage : un message d'erreur automatique nous informe que l'adresse n'existe plus. Nous écrivons donc au rédacteur en chef de la revue, Fabio La Rocca. Il répond à JPT le 9 juin 2014, lui indiquant que « l'article sera envoyé à 2 membres du comité de lecture pour un avis » (email de Fabio La Rocca à Jean-Pierre Tremblay, 9 juin 2014). L'« avis » devant être transmis de un à trois mois après soumission de la proposition, nous relançons le comité à la rentrée. Le 19 septembre, nous apprenons que le texte n'a pas encore été évalué. Fort heureusement, les relecteurs sont d'une grande efficacité. À peine dix jours plus tard, F. La Rocca annonce à JPT que l'« article a été examiné par le comité de lecture qui donne avis [*sic*] favorable à la publication ». Des modifications doivent être apportées cependant. Mais rien d'insurmontable, lisez donc : « 1) le texte doit être réduit à une longueur max de 20000 signes [rappelons que la V1 comportait 30000 signes] ; 2) il faut ajouter un résumé [*sic*] en français et en anglais de 10 lignes et 3 mots clés en français et anglais ; 3) Corriger les références dans les notes selon les règles éditoriales (...). » En pièce jointe, nous recevons la base du texte qu'il faudra retravailler, dont le nom de fichier est flanqué des initiales « MX ». Une dernière question est posée à JPT : « Les photos sont les vôtres ? Il faut qu'elle [*sic*] soient libre [*sic*] de droits pour pouvoir les publier » (email de Fabio La Rocca à Jean-Pierre Tremblay, 29 septembre 2014). Adeptes de « sociologie visuelle », le coordinateur attache visiblement beaucoup d'importance à tout cela<sup>51</sup>. Il faut dire que nos photos et les légendes cryptées qui les accompagnent étaient d'une grande portée heuristique ! De quoi éblouir notre collègue.

Nous comprenons qu'il faut baisser le nombre de signes. De 30 000 à 20 000, c'est un peu difficile et c'est dommage. Un tiers de notre flamboyante rhétorique et de nos lumineuses idées doit être supprimé. Cela nous obligera à couper dans les notes de bas de page sans queue ni tête, et à tailler dans la lourde (quoiqu'indigeste) bibliographie. Après négociation, JPT est néanmoins autorisé à rendre une nouvelle version de 23 000 signes. Nous dépasserons un peu, c'est de bonne guerre. À ce point de notre petite manigance, nous constatons que le texte n'a suscité *aucune évaluation, aucun avis*. C'est passé comme ça, sans « avis ». C'est passé avec les énormités sur la matrice nourricière, l'Autolib' transgenre, le véhicule électrique dont « l'existence précède l'essence », les SDF-usagers, etc. Nous avons ri, mais lors d'un instant de lucidité, un sentiment d'inquiétude s'est insinué. Ils prennent vrai-

<sup>51</sup> Cf. à nouveau A. Saint-Martin, « Bienvenue à Maffesoland ! », *Portée de la concertation*, 11 juillet 2013 (<http://concertation.hypotheses.org/888>).

ment n'importe quoi?! À première vue, ce silence en dit long. Plus que le « *anything goes* » de Paul Feyerabend, il nous semble plutôt manifester une indifférence totale, un je-m'en-foutisme institutionnalisé. Ou alors, mais c'est un autre problème, ils ne reçoivent plus de papiers et sont prêts à publier tout ce qu'il leur parvient. Plus que le tout éclectique, ce serait en ce sens (probable) les ultimes soldes avant liquidation totale de la boîte. Que nous n'ayons reçu aucun rapport d'évaluation en bonne et due forme est un indice.

Préparant la V2, nous avons conservé les énormités. Nous l'avons envoyée très vite à F. La Rocca. Entre le 6 et le 10 octobre, l'évaluation a été tout aussi expéditive. Nous recevons une réponse laconique du coordinateur : « Merci bien reçu. Je vous tiens au courant pour la publication » (email de Fabio La Rocca à Jean-Pierre Tremblay, 10 octobre 2014). Entre notre relance du 19 septembre et l'avis définitif du 10 octobre, se sont donc écoulées trois petites semaines. Cela fait bien peu pour évaluer deux versions d'un même article, n'est-ce pas ? C'est en tout cas bien plus rapide qu'avec les revues auxquelles nous avons l'habitude d'envoyer des propositions d'article... Nous n'avons reçu aucun rapport, et nous ne sommes même pas en mesure de savoir si ce que nous avons écrit est convaincant selon les « critères de sélection ». Nous nous attendions à un peu plus d'échanges, tant le texte nous paraissait faible, pour ne pas dire parfaitement ridicule, par endroits. C'eût été l'occasion de révéler lesdits « critères » de scientificité. Mais non, tout a été pris sans discernement. ASM, qui tenait le compte email de JPT, a eu beau tenter de décrire une interaction électronique qui sera restée quasi télégraphique, nous ne saurons pas comment cette « sociologie sensorielle de l'Autolib' » a fait sens pour les « relecteurs » de *Sociétés*. Voici comment « JPT » réagit à la nouvelle de l'acceptation de la V2 :

« Cher Monsieur La Rocca,

Je suis ravi que cette seconde version ait été acceptée si vite ! J'y devine une validation épistémologique de mon travail, et cela m'encourage (...). Je me tiens toujours à votre disposition pour la correction des épreuves ou quelque tâche que ce soit en vue de la finalisation. Enfin, je serai de retour à Paris bientôt ; j'espère pouvoir poursuivre mes investigations sur l'Autolib' et échanger avec les sociologues français.

Bien cordialement,

JPT » (email, 10 octobre 2014)

Pas de réponse à l'autre bout du câble. Rien. *Nada*. « JPT » pourra donc se sentir « épistémologiquement validé » par défaut d'« avis ». Et il apprendra la publication de l'article comme n'importe quel lecteur abonné à Cairn.info, sans avoir signé de contrat d'auteur, corrigé ses épreuves ni apporté d'éventuelles révisions au texte – lequel comporte toujours quelques menues coquilles dans sa version éditée.

Allez savoir pourquoi, nous aurions pu continuer ce jeu encore quelque temps. Il eût été possible de proposer de nouveaux articles, d'approfondir encore cette « sociologie de l'Autolib' ». Un complice à l'accent québécois aurait pu « performer » aux journées du CEAQ, assurant le service après-vente. Toutefois, il faut savoir s'arrêter au bon moment. Nous pensons avoir prouvé sans difficulté que publier dans *Sociétés* est aussi simple que de gloser sur *Atlantico* ou dans les forums *hype* et les conventions d'entreprise. Plus c'est gros, plus ça colle avec les prénotions maffe-

soliennes, plus ça a des chances de paraître. La « revue de Sciences Humaines et Sociales » peut toujours se prévaloir d'un « comité scientifique » qui peut impressionner les gens qui prennent les messies pour des lanternes, cela ne fera plus illusion comme avant. Espérons-le, il y aura toujours quelqu'un pour rappeler que *Sociétés* est une passoire.

### **Était-ce vraiment nécessaire ? Oui, oui, trois fois oui**

L'histoire étant à présent connue, revenons maintenant sur les motivations de notre geste. Nous serons plus concis, car celles-ci sont déjà lisibles entre les lignes dans les pages qui précèdent.

#### *En passer par le canular pour secouer le cocotier*

L'exercice du canular suscite parfois l'ire de certains collègues (surtout s'ils en sont les victimes !), qui y voient une forme de tromperie, voire de méchanceté. Il est utile de répondre sur ces deux points car ils révèlent, en creux, un irénisme *qui n'existe pas dans le petit monde académique*. Oui, prendre un nom d'emprunt et soumettre un simulacre d'article, inventé jusque dans ses moindres détails, n'est pas la démarche habituelle pour confondre des pratiques pseudo-scientifiques ; oui, c'est une tromperie sur la marchandise. Alan Sokal en était également conscient dans son travail de sape des critères de la revue *Social Text*. Le plus souvent, pour « critiquer » la faiblesse, voire l'inanité d'une publication en sciences humaines et sociales, l'on se contente de vitupérations orales, de récriminations en note de bas de page ou, éventuellement, d'un compte rendu critique sur la démarche générale d'une « école de pensée » dont le livre traité apparaît comme un symptôme (le *Carnet Zilsel* n'est pas avare dans ce registre). Quelle est l'efficacité de ces démarches scientifiquement normales, toutes louables et que nous continuons de pratiquer ? Si nous maintenons qu'il est indispensable de monter au créneau, nous constatons que la portée en est somme toute assez limitée. À l'évidence, les collègues qui ont eu le courage et l'énergie de contrarier le maffesolisme n'ont pas démérité. Au cours de l'affaire Teissier, citons notamment les prises de position dans la presse de Christian Baudelot et Roger Establet<sup>52</sup>, le texte commun de la Société Française de Sociologie, de l'Association des Sociologues Enseignants du Supérieur et de la section 19 du Comité National des Universités, mais aussi et surtout, le rapport implacable de Bernard Lahire, Philippe Cibois et Dominique Desjeux<sup>53</sup>. Il y a eu d'autres tentatives de *debunking*, mais tout se passe comme si la cible (pourtant pas si mouvante), qui ne répond jamais aux arguments avancés et préfère invoquer, en guise « d'argumentation » purement sophistique, une illusoire « chasse aux sorcières » et un mythique autodafé académique<sup>54</sup>, parvenait toujours à

<sup>52</sup> Ch. Baudelot et R. Establet, « La sociologie sous une mauvaise étoile », *Le Monde*, 17 avril 2001 (<http://cibois.pagesperso-orange.fr/Baudelot.htm>).

<sup>53</sup> B. Lahire, Ph. Cibois, D. Desjeux, « La non thèse de sociologie d'Élizabeth Teissier », 6 août 2001 (<http://homme-moderne.org/societe/socio/teissier/analyse/socio.html>).

<sup>54</sup> Sur cette rhétorique de la non-réponse aux critiques, commune à l'affaire Sokal (1997-1998), à l'affaire Teissier (2001-2002), comme au débat qui a suivi la publication du *Livre noir*

se dérober aux critiques. Dans ces conditions, c'est malheureusement l'indifférence ou l'omerta, le silence coupable ou la dérision de coulisse qui règnent.

Il fallait donc contourner l'obstacle et porter le fer au cœur du problème, par le moyen d'un levier argumentatif qui s'avère souvent très efficace : l'humour<sup>55</sup>. Les revues sont l'espace scientifique où s'élaborent les outils du débat entre pairs. Elles ont la lourde charge de publi(cis)er les recherches et de donner à voir les travaux en cours ou achevés. Bref, elles organisent (au moins en partie avec l'édition des ouvrages) une certaine prise de parole académique-scientifique. Montrer que n'importe quoi peut être publié dans une revue, c'est d'abord souligner que les critères prétendument élevés de sélection ne sont qu'une mascarade. Nous pensons l'avoir démontré : il suffit de singer les codes rhétoriques et linguistiques d'un discours verrouillé, de reproduire à l'identique une vision conjecturale de l'homme et du monde hautement moralisée et moralisatrice, pour être publié et ainsi entrer dans le saint des saints de la « Maffesolie ». Voilà qui, en tant que sociologues devant cravacher pour publier des articles dans des revues autrement plus exigeantes, ne nous réjouit pas. Il est évident que la première tromperie réside ici : à lire des productions sans méthodes, sans protocoles d'enquête un tant soit peu construits (où seule la déambulation photographique ou la promenade dans la rue font office de « méthode »), on se dit que la sociologie sort lésée d'un exercice aussi léger. Aux heures sombres de l'austérité budgétaire faisant de l'obtention d'un poste une impitoyable course d'obstacles, la désinvolture des « évaluateurs » confortablement assis sur leur poste n'est pas admissible. Elle est un grave manquement à l'*ethos* de la science, et plus simplement à l'honnêteté intellectuelle consistant à respecter (au moins) les critères que l'on prétend se donner.

Venons-en maintenant à la méchanceté. Prendre des collègues en défaut en moquant des travers intellectuels et en dénonçant des pratiques de sélection aléatoires (ou inexistantes) n'est pas méchant en soi. Comme l'a montré J. Bouveresse il y a (déjà) trente ans, il y aurait quelque paradoxe à disqualifier ceux qui dénoncent un comportement coupable au prétexte qu'ils seraient méchants ou malveillants<sup>56</sup>. Asséner, en se faisant passer au passage pour une victime : « Vous êtes des méchants inquisiteurs, des vilains flics de la pensée » – ou plutôt, pour reprendre les termes utilisés par M. Maffesoli, des « notaires du savoirs », des « fonctionnaires de la pensée », des « sociologues de service », des « maîtres d'école », des « chiens de garde », des « demi-soldes de la théorie », des « eunuques de la pen-

---

*de la psychanalyse* (2005) – rhétorique qui comble le vide argumentatif tantôt par l'insulte, tantôt par les poncifs paranoïdes et complotistes de la « chasse aux sorcières » et de la « police de la pensée » –, cf. M. Quinon, « Les Inquisiteurs et les hérétiques », *art. cit.* Sauf miracle et révolution épistémique au sein de la « Maffesolie », il est à prévoir que notre canular et le présent texte d'explication engendreront les mêmes sophismes que ceux mobilisés par M. Maffesoli et ses collaborateurs au cours de l'affaire Teissier.

<sup>55</sup> À nouveau, et en ce qui concerne l'affaire Teissier, nous renvoyons à l'excellent article, à l'ironie décapante, de P. Engel, « L'affaire Sokal concerne-t-elle vraiment les philosophes français ? », *op. cit.* Du même auteur, qui manie décidément l'humour philosophique avec une certaine virtuosité, voir encore *La Dispute. Une introduction à la philosophie analytique*, Paris, Minuit, 1997.

<sup>56</sup> J. Bouveresse, *Le philosophe chez les autophages*, Paris, Minuit, 1984, p. 114. B. Lahire cite le même passage dans *L'esprit sociologique* (*ibid.*, p. 387).

sée », voire même, des « curés » –, ne suffit malheureusement pas lorsqu'il s'agit de jouer le jeu de langage de type scientifique, jeu de langage qui, jusqu'à preuve du contraire, est régulé non pas par les sophismes de la pseudo-argumentation *ad hominem*, mais bien plutôt par la « norme du vrai » (pour reprendre l'ouvrage éponyme du philosophe Pascal Engel<sup>57</sup>) et par la force performative du « meilleur argument » (Habermas)<sup>58</sup>. On n'est pas dans la cour de récré (avec ses : « [élève A :] – T'es méchant ! [élève B :] – Toi-même ! »), ni même dans celle de la vénérable Sorbonne où É. Teissier posa crânement en 2001 à l'issue de sa soutenance. Le canular n'a certes rien d'agréable pour ceux qui en sont les victimes, mais ce n'est peut-être pas lui qui recèle la part la plus grande de méchanceté. Celle-ci se loge bien plutôt dans les pratiques quotidiennes de l'abêtissement intellectuel consistant à publier des textes bardés de références creuses, construits sans enquête et défendant des idées douteuses. Tout comme elle se terre dans l'in vraisemblable complicité d'une édition scientifique pleine de faiblesse à l'endroit d'une pratique aussi éloignée qu'elle puisse être de la rigueur attendue dans les sciences humaines et sociales. Ce qui est « méchant », c'est d'imaginer qu'une revue publiant n'importe quoi sur des critères totalement fumeux soit financée par le contribuable au titre du Centre National du Livre ; que des universités et des laboratoires cèdent quelques euros en s'abonnant à la revue *via* l'éditeur historique ou les plateformes de diffusion électronique. On pourra toujours dénoncer les dénonceurs, fustiger les fustigeurs. Mais tant qu'on n'aura pas répondu sérieusement et complètement à la question « pourquoi continuons-nous de laisser faire cela ? », alors la méchanceté sera toujours dans le même camp : celui de ceux qui prétendent tenir un discours au nom de la science, tout en s'affranchissant des règles les plus élémentaires qui l'organisent (prise en compte du réel dans toute sa diversité, par le moyen d'un recueil des données non biaisé ; formulation d'hypothèses explicatives alternatives ; prise en compte des faits récalcitrants ou contradictoires, et modification de la théorie explicative en conséquence ; etc.).

On pourrait légitimement penser que ce travail de sape est une perte de temps. Car après tout, le maffesolisme paraît sombrer en France. Quelques nœuds (papillon ?) académiques sont encore tenus (Montpellier, des chaires à l'étranger en lien avec les centres d'études de l'imaginaire, deux revues à peine lues, dont l'une est une passoire), mais loin du *mainstream* et sans prise visible et efficace avec la discipline. Certes, c'est en partie vrai. Mais ce serait négliger le fait que le « maffesolisme » est, comme on l'a vu, une entreprise collective, qui mobilise un certain nombre d'auteurs/chercheurs/enseignants du supérieur dans un périmètre éditorial sans doute limité, mais qui s'autorise de signes extérieurs de scientificité.

<sup>57</sup> P. Engel, *La norme du vrai. Philosophie de la logique*, Paris, Gallimard, 1989.

<sup>58</sup> Il y a bientôt trois décennies, Jean-René Tréanton, dans un compte rendu critique de *La connaissance ordinaire*, publié dans la ô combien « notariale » *Revue française de sociologie*, s'interrogeait en ces termes : « n'est-il pas dans la logique de son système que M. Maffesoli ne raisonne pas : il invoque ; qu'il n'argumente pas : il invective ; qu'il n'affronte pas : il esquive ? » (cf. J.-R. Tréanton, compte rendu de M. Maffesoli, *La connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*, in *Revue française de sociologie*, 1987, vol. 28, n° 1, p. 188). Force est de constater qu'en 1987 comme aujourd'hui, la sophistique maffesolienne et son art consommé de l'insulte-esquive *ad hominem* n'ont pas bougés d'un pouce.

Un exemple permettrait de mieux comprendre le fonctionnement réticulaire et clos de la « Maffesolie » : le numéro dans lequel notre article-canular est publié est un cas typique de l'entre-soi maffesolien et de la production d'un discours attendu. Intitulé « Re-penser l'ordinaire », le volume est introduit par Bernard Troude et Frédéric Lebas. Le premier, docteur en sociologie, est ingénieur, *designer*, et – si l'on en croit les *Cahiers européens de l'imaginaire*, « a fondé une entreprise de recherches et développements pour tout produit essentiellement dans le luxe et les matériaux rares »<sup>59</sup>. Il a déjà publié dans *Sociétés* un article sur « Amour et technique », en 2012. Quant à Frédéric Lebas, sociologue et graphiste, il a publié six articles dans *Sociétés* entre 2005 et 2014. L'introduction qu'ils ont rédigée conjointement reconduit jusqu'à la caricature les ficelles rhétoriques, épistémologiques et parfois cosmologiques, que nous avons actionnées pour rédiger notre canular. On apprend ainsi que « l'ambiance enveloppant nos vécus a pris une épaisseur, une qualité particulière pour nous enraciner *hic et nunc* dans le présent »<sup>60</sup>. Phrase creuse, nimbant l'impression et « l'ambiance » d'une aura parasociologique. Et le style de l'introduction est à l'encan : « l'ordinaire est un phylum d'une infinie finesse de réflexions et de connaissances »<sup>61</sup>, « *re-penser l'ordinaire* (...) exige de s'émanciper du verbe avant de revenir nécessairement à lui » (on notera la perspicacité d'une telle phrase, puisque sans verbe, pas de numéro de *Sociétés*. Étonnant, non ?). L'introduction fourmille de références enamourées à M. Maffesoli, intronisé *primus inter pares* au sein de la sociologie de l'ordinaire, et dont des extraits de son ouvrage de 1985, *La connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*, suivent immédiatement – comme pour bien rappeler, en tout début du volume, quelles sont les Tables de la loi rhétoriques, épistémologiques et cosmologiques, qu'il s'agit de suivre et d'honorer dans leurs grandes lignes. Les autres articles du volume fonctionnent sur le même schéma référentiel que celui mis en place en introduction. Les auteurs sont, pour la plupart, des habitués de la revue *Sociétés* pour laquelle ils publient presque exclusivement : Dalie Giroux a déjà publié quatre articles (y compris celui du dernier numéro), Philippe Filliot, trois, Bernard Vidal quatre, Martine Xiberras, trois. Pour certains auteurs, comme le montre la base de données de Cairn.info, *Sociétés* est la seule revue dans laquelle ils publient. L'expérience pourrait être répétée à l'envi pour les autres numéros de la revue, et il est probable que nous retrouvions en permanence les mêmes noms (produisant le même type d'article). Surtout, le style que nous avons caricaturé s'y trouve sans cesse répété : Philippe Filliot enchaîne par exemple les termes codés du langage maffesolien, dans un article dont le titre contient un oxymore caractéristique, et hautement pédagogique : « Conversion et métanoïa, retour à soi et sortie hors de soi, enstase et extase... Ce vocabulaire que j'utilise à propos de l'expérience de l'ordinaire est celui de l'expérience religieuse, ou du moins spirituelle »<sup>62</sup>. Si le même vocabulaire permet de décrire à la fois

<sup>59</sup> Voir sa page sur le site des *Cahiers* : <http://www.lescahiers.eu/contributeurs/bernard-troude>.

<sup>60</sup> B. Troude, F. Lebas, « Introduction : Re-penser l'ordinaire », *Sociétés*, n° 126, 2014, p. 5.

<sup>61</sup> *Ibidem*, p. 6.

<sup>62</sup> Ph. Filliot, « Trouver l'extraordinaire dans l'infra-ordinaire : pour une mystique profane », *Sociétés*, n° 126, 2014, p. 40.

« l'expérience de l'ordinaire » et « l'expérience religieuse et/ou spirituelle », on se demande, au passage, ce qui distingue l'une de l'autre... et quel peut bien être l'intérêt heuristique d'un tel vocabulaire uniformisant ! L'un des sommets de cette rhétorique convenue, pré-mâchée et prête-à-publier, est atteint dans l'article du groupe « AGORA+ » (composé de doctorants et de postdoctorants plasticiens). Sur la base d'une « enquête » sur un « objet ordinaire, le billet de cinq euros (heureux hasard, c'est le coût de l'article sur Cairn.info), l'on apprend que « l'automatisme induit une perte de l'action répétée, qui devient transparente »<sup>63</sup>. Énoncée sur le ton sentencieux de la prose socio-philosophique, une telle phrase cache, sous le verbeux et le pompeux, un truisme de la plus belle eau : les actions quotidiennes qui se répètent n'ont pas de relief particulier dans nos existences. L'usage des synonymes donnent le tournis : « revenons sur cette notion de transparence, à la fois diaphane, évanescence, peut-être jusqu'au mouvant »<sup>64</sup>. Les adverbes s'additionnent, les références captées en vue d'une herméneutique de l'auto-célébration (Derrida en tête) sont la norme. Bref, le jeu circulaire de la prose maffesolienne se donne à voir sous la forme d'un numéro quasi spéculaire : le désir de passer dans l'ordinaire de la sociologie sourd dans cette prose amphigourique et surcodée. Même les comptes rendus de lecture ne sont pas épargnés. Un livre de Chahnaz Parvaneh, ancienne doctorante du CEAQ, préfacé par M. Maffesoli, est recensé par Bernard Troude, qui trouve le moyen de citer en ouverture le pauvre Hölderlin – qui n'en demandait pas tant, et avait déjà été assez maltraité comme cela dans notre propre article-canular – : la boucle est bouclée, l'entre-soi soigneusement enroulé sur lui-même.

*Misère du prophétisme oraculaire, ou : le sociologue chez les autophages*

Le même Professeur (émérite) M. Maffesoli, qui donne des leçons de sociologie et de morale (la même chose, chez lui), s'est illustré dans une série d'affaires. Il y a eu l'affaire Teissier, on le sait, mais aussi d'autres petits hics stridents qui mettent à mal l'image publique d'une discipline déjà précarisée : la *nomination* de ce pourfendeur revendiqué de la science au conseil d'administration du CNRS, en 2005, « en raison de sa compétence scientifique et technologique » (*dixit* l'arrêté) ; la publication en masse d'ouvrages qui vous tombent des mains par les Éditions du CNRS (dont M. Maffesoli est, heureux hasard, membre du conseil d'administration) ; la *nomination* de M. Maffesoli à l'Institut Universitaire de France, en 2008<sup>65</sup> ; ou encore, le scandale retentissant qu'ont constitué les promotions internes au sein de la section 19 du CNU, en 2009<sup>66</sup>. Traqué, le « sociologue » réplique comme il peut, à qui veut l'entendre et avec l'élégance qu'on lui connaît<sup>67</sup>. Mais depuis qu'il est à la retraite,

<sup>63</sup> AGORA+, « Cinq Euros », *Sociétés*, n° 126, 2014, p. 49.

<sup>64</sup> *Ibidem*, p. 48.

<sup>65</sup> S. Huet, « Affaire Maffesoli et Institut Universitaire de France, l'astrologie à l'origine », *Science2*, 6 octobre 2008 (<http://sciences.blogs.liberation.fr/home/2008/10/affaire-maffsol.html>).

<sup>66</sup> J. Confavreux, « La section sociologie du CNU en pleine crise », *Mediapart*, 23 juin 2011 (<http://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/230611/querelles-de-chapelles-et-de-personnes-dans-la-section-sociologie-du-cn>).

<sup>67</sup> Voir les – comment dire... – pour le moins « étonnants » documents rédigés par M. Maffesoli, « Maréchal nous voilà ! » (<http://www.barbier-rd.nom.fr/maffesoli.html>), et « Notes sur

loin de l'Université Paris-Descartes et du CEAQ qui ne répond plus, M. Maffesoli s'est déchaîné : en public, dans les médias, à la télévision comme dans les colonnes des canards conservateurs, il débite sa métaphysique sociale à heures fixes, faisant fi de la réserve que l'on serait en droit d'attendre d'un ex-professionnel de la sociologie. Son prophétisme oraculaire s'étale ainsi bien en dehors du seul monde académique. Il est l'éternel bon client des journalistes pressés qui veulent une opinion fissa sur tel ou tel « sujet de société ». Et M. Maffesoli de s'attirer ainsi, sur les plateaux de télévision, l'admiration candide d'un Éric Zemmour, qui trouvera sa vision du monde d'une relative perspicacité (Maffesoli « a raison », lance Zemmour à l'adresse de son compère Éric Naulleau, qui se déclare pour sa part en désaccord avec « chaque page, chaque paragraphe et chaque ligne » d'un des ouvrages du sociologue)<sup>68</sup>. M. Maffesoli éructe contre les « nouveaux bien-pensants » et satisfait l'idéologie spontanée des journalistes d'*Atlantico*, du *Figaro*, de *Causeur*, de *Valeurs actuelles* et autres bastions du progressisme postmoderne. Il prospère à vide parce qu'il parvient à insinuer la croyance que son propos est scientifique. De fait, du haut de sa (toute fictive) « chaire Émile Durkheim » à « la Sorbonne » – ainsi qu'il se laisse complaisamment présenter à l'occasion<sup>69</sup> –, M. Maffesoli profite de sa position d'universitaire visant à comprendre *l'Ordre des choses*<sup>70</sup> (*sic*) pour asséner des « vérités » sur le monde « tel qu'il est » et surtout, tel qu'il pense qu'il devrait être. C'est ainsi qu'il délivre des fulgurances sur la « propension » que l'homme aurait « à se lier aux autres par des sentiments et des croyances communes », ou encore sur la « tendance » de ce dernier « à approcher les réalités de l'âme par diverses formes spirituelles ou esthétiques »<sup>71</sup>. À toutes fins utiles, on aimerait savoir quelles sont ces « réalités de l'âme » et ce que signifie cette éventuelle attraction pour des formes « spirituelles ou esthétiques » (en l'occurrence, M. Maffesoli ne prend pas trop de risque, puisque du spirituel à l'esthétique c'est une large gamme d'activités humaines qui sont couvertes). Non loin de cette obsession pour la postmodernité « transcendante », M. Maffesoli se gargarise de ce qui serait une absence de réflexion contemporaine sur la mort et d'une mise à distance du terme de la vie dans les pratiques quotidiennes. « Affronter la finitude » serait notre

---

la grippe « cochonne » » (<http://www.michelmaffesoli.org/articles/notes-sur-la-grippe-cochonne>), mis respectivement en circulation sous l'imperméable en 2002 (à la suite de l'affaire Teissier) et en 2010 (à la suite du scandale des promotions internes au CNU).

<sup>68</sup> Voir l'extrait sur YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=5feO9CK-nLo>.

<sup>69</sup> Voir, entre autres exemples, l'interview déjà mentionnée de M. Maffesoli pour AgoraVox (<http://www.agoravox.fr/tribune-libre/article/la-fin-de-la-modernite-ou-vivre-l-162384>), ainsi que sa présentation en tant que conférencier dans le cadre d'un récent colloque sur « Design et imaginaire » (<http://dim.unimes.fr/les-conferenciers-invites/>). Rappelons simplement que, pas plus qu'il n'existe aujourd'hui « une » Sorbonne (les bâtiments de la Sorbonne, à Paris, regroupent pas moins de quatre universités différentes, sans oublier le rectorat de l'académie de Paris et de la chancellerie des universités de Paris, l'École des chartes et l'École Pratique des Hautes Etudes), il n'existe une prétendue « chaire Émile Durkheim » rattachée à l'une de ces multiples « Sorbonne ».

<sup>70</sup> M. Maffesoli, *L'Ordre des choses. Penser la postmodernité*, Paris, CNRS Éditions, 2014.

<sup>71</sup> « SOS sens de la vie, sens de la mort : du radicalisme militant aux sports extrêmes, comment notre monde qui ne croit plus en rien se débrouille pour gérer son besoin de transcendence », *Atlantico*, 2 novembre 2014.

prochain objectif commun<sup>72</sup>. De si grandes banalités (qui ne font aucunement référence à des travaux pourtant nombreux et précis<sup>73</sup>), énoncées avec aplomb, donnent un tour savant à ce qui se révèle pourtant vite être un mélange de truisme et de pédanterie. Mais là où le bât blesse, c'est que la vulgate maffesolienne fait sens pour des clientèles manifestement fort captives. La petite entreprise ne connaît pas la crise : ainsi, au hasard de recherches que l'on imagine, hélas, sans fin, M. Maffesoli sera propulsé « expert » de l'apéritif (du Ricard, on suppose)<sup>74</sup>, du luxe<sup>75</sup>, de la création de *start-up*<sup>76</sup>, etc. Combien la critique de ces saillies est coûteuse par comparaison. Il faut dérouler les arguments et tailler dans les évidences. Certains continuent de le faire sans ménager leur peine<sup>77</sup>, mais vu la prolixité du Professeur à la retraite, la tâche s'avère fastidieuse. Pour autant, et c'est la conviction qui nous anime, la critique rationnelle, éventuellement précédée d'un grand éclat de rire, est le meilleur rempart contre cette « sociologie postmoderne », qui n'est autre qu'une *métaphysique sociale à finalité morale*, parmi tant d'autres. Et l'on peut parier qu'à force de contre-argumentations et de démontages de ses fondations, l'édifice désormais branlant s'écroulera de lui-même.

\*

\*   \*

Pour terminer sur une note positive et constructive, le présent canular et sa vocation critique sont peut-être les premiers pas dans la mise au jour, l'analyse et la *compréhension*, au sens wébérien du terme, de cette fiction théorique, de cette véritable *mythologie académique*, que représente la sociologie maffesolienne de la « postmodernité ». Il faudrait en effet maintenant s'atteler, ainsi que l'un de nous (MQ) envisage de le faire dans une publication prochaine, à restituer dans le détail les divers engagements ontologiques et axiologiques qui structurent cette construction conceptuelle, et à décrire cette dernière dans toutes ses circonvolutions métaphysiques comme dans toutes ses applications praxéologiques,

<sup>72</sup> « Ebola : les sociétés européennes ont-elles encore assez de sang-froid pour faire face à la tragédie d'une épidémie à domicile ? », *Atlantico*, 12 octobre 2014.

<sup>73</sup> On pourra se reporter sur la mort au très beau numéro de la revue *Terrain* de mars 1993, dirigé par Gérard Ermisse et entièrement consacré à la mort, ainsi qu'au livre de Michel Lauwers, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre de morts dans l'Occident médiéval* (Paris, Aubier, 1997) pour une perspective historique rigoureuse sur les sépultures.

<sup>74</sup> N. Boderault, « Quand France Inter invite Michel Maffesoli, expert en apéritifs », *Acrimed*, 28 juillet 2010.

<sup>75</sup> « Coup de projecteur : quand luxe et sport font bon ménage », *Figaro Madame*, 22 juin 2010.

<sup>76</sup> « Les conseils innovants du sociologue Michel Maffesoli aux créateurs de start up », *Challenges*, 24 mars 2014.

<sup>77</sup> Parmi les réjouissantes critiques de l'idéologue Maffesoli, mentionnons celle de Pierre Tevanian, « La nappe phréatique dans ta face ! Adresse à Michel Maffesoli », *Les mots sont importants.net*, 11 octobre 2010 (<http://msi.net/La-nappe-phreatique-dans-ta-face>).

de la même manière que les ethnologues étudient, sans les juger, des visions du monde vernaculaires, et les pratiques sociales qui leur sont associées. Si la sociologie maffesolienne de la « postmodernité » repose sur un certain nombre d'entités conceptuelles hautement mystérieuses, pour ne pas dire totalement fumeuses (« vouloir-vivre irrépressible », « présentéisme dionysiaque », « tribus postmodernes », « néo-nomadisme », « nappe phréatique sociétale », « *glutinum mundi* », etc.), qui en disent bien plus long sur les croyances et les « obsessions »<sup>78</sup> personnelles de M. Maffesoli, que sur une quelconque réalité sociale, il reste que ces divers artefacts conceptuels, ces multiples « babus » que vilipendait Carnap en son temps<sup>79</sup>, sont organisés entre eux pour former une vision du monde relativement cohérente – fut-elle déconnectée de la réalité –, vision du monde très fortement axiologisée<sup>80</sup>, qui fait par ailleurs sens pour une partie des *happy few* qui publient dans *Sociétés* et dans les *Cahiers européens de l'imaginaire*, et qui participent, de manière plus générale, aux activités « scientifiques » de cette exotique presque académique qu'est la « Maffesolie »<sup>81</sup>. Une telle approche analytique rejoindrait

<sup>78</sup> Pour reprendre le terme que M. Maffesoli s'attribue à lui-même : cf. M. Maffesoli, *Qui êtes-vous, Michel Maffesoli ? Entretien avec Christophe Bourseiller*, Paris, Bourin éditeur, 2010, p. 80-81. Dans cet extrait d'entretien, M. Maffesoli évoque en effet son « idée obsédante », relative à la « saturation » du « schéma identitaire » moderne et au « nomadisme » postmoderne.

<sup>79</sup> R. Carnap, « Le dépassement de la métaphysique », in A. Soulez (dir.), *Le Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, PUF, 1985, p. 159.

<sup>80</sup> On a vu plus haut que les « croyances » de M. Maffesoli et d'une partie de ses collègues qui partagent sa conception de l'homme et du monde, étaient structurées au sein d'un système « cosmologique » (Stoczkowski). Il reste que cette cosmologie peut être étudiée, comme nous l'avons esquissé dans le présent article, dans la synchronie, comme elle peut l'être dans la diachronie, autrement dit dans sa genèse et son élaboration. M. Maffesoli invite lui-même à réaliser cette dernière perspective, lorsqu'il dédie son *Ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie* (Paris, Méridiens Klincksieck, 1985), à « la mémoire de mon père, mineur de fond, qui, à partir de l'âge de 14 ans, a payé un lourd tribut à l'idéologie prométhéenne ». On voit avec cet extrait, pour le moins chargé sur le plan de l'implication personnelle, que le récit étiologique conjectural, comme les moyens de sortie « hors du mal » (sotériologie) qui caractérisent la « cosmologie » maffesolienne, sont intrinsèquement liés à une *axiologie*, à une théorie du bien et du mal, et que cette axiologie est elle-même intrinsèquement liée à une trajectoire personnelle et familiale. De quoi nourrir le dossier : « De la projection en sciences humaines et sociales »...

<sup>81</sup> Que la vision du monde de M. Maffesoli fasse sens pour une communauté élargie, qui dépasse de loin celle des membres du CEAQ et des contributeurs de *Sociétés* et des *Cahiers européens de l'imaginaire*, c'est ce que montre, entre autres exemples, l'ouvrage collectif publié chez L'Harmattan en 2004, à l'occasion des 60 ans de Michel Maffesoli, signé du CEAQ et intitulé : *Dérive (sic) autour de l'œuvre de Michel Maffesoli*. Parmi la quarantaine de contributions à ce livre-hommage, rédigées par des auteurs et universitaires d'une dizaine de nationalités différentes (France, Québec, Mexique, Italie, Brésil, Espagne, Belgique, Slovaquie, Allemagne, République Tchèque, Finlande), on pourra notamment se reporter à celle de Franco Ferraroti (« Influences et retentissements de la pensée de Michel Maffesoli dans la sociologie italienne contemporaine »), à celle de Danièle Perrin-Rocha-Pitta (« Présence de l'œuvre de Michel Maffesoli dans les sciences humaines brésiliennes »), à celle de Dilbar Alieva (« Le collègue invisible autour de Michel Maffesoli »), ou encore à celle de Cristiane Freitas Gurtfreind (« Michel Maffesoli, le penseur de la logique brésilienne »). Le « système du monde » maffesolien, et les valeurs qui lui sont associées, se joue en effet des frontières, et diffuse

ainsi le projet d'une « anthropologie des savoirs » occidentaux, telle que celle développée aujourd'hui par l'anthropologue W. Stoczkowski<sup>82</sup>. Chercher à décrire de manière minutieuse et à comprendre cette mythologie intellectuelle contemporaine, en mettant donc cette fois de côté sa prétention (dégue) à la vérité et les diverses aberrations épistémologiques qui la caractérisent, nous permettrait de souligner la profonde solidarité que l'on trouve parfois, dans certaines productions en sciences humaines et sociales, entre « pensée savante » et « pensée ordinaire ». En l'occurrence, et ainsi que nous l'avons déjà évoqué en ce qui concerne l'épistémologie confirmative de type maffesolien (qui ne se distingue en rien de l'épistémologie confirmative dont fait preuve la plus fameuse doctorante du maître dans son activité quotidienne d'astrologue), le mode de pensée « savant » de M. Maffesoli et de ses épigones fournit un éclairage pertinent, d'une part, sur les mécanismes associés à la pensée la plus ordinaire, la moins « savante » qui soit, et, d'autre part, sur une vision spécifique de l'homme et du monde, partagée par une petite « tribu » académique, qui n'est autre... que celle de M. Maffesoli lui-même. Voilà, peut-être, la seule réelle plus-value heuristique du « maffesolisme », entendu comme entité tant théorique que sociale. Et c'est ici que l'on pourrait mobiliser avec succès l'injonction toute « ethnologique » de Fontenelle, qu'évoque W. Stoczkowski dans son ouvrage sur la croyance aux extraterrestres :

« Étudions l'esprit humain dans l'une de ses plus étranges productions : c'est là bien souvent qu'il se donne le mieux à connaître »<sup>83</sup>.

---

dans diverses régions du globe, pour former ce que Dilbar Alieva nomme avec raison, à la suite de la sociologue des sciences Diana Crane, un « collège invisible ».

<sup>82</sup> W. Stoczkowski, « Rire d'ethnologues », *L'Homme*, n° 160, 2001, p. 91-114 ; id., *Explaining Human Origins. Myth, Imagination and Conjecture*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002 ; id., *Anthropologies rédemptrices. Le monde selon Lévi-Strauss*, *op. cit.*

<sup>83</sup> B. Le Bouyer de Fontenelle, « De l'origine des fables » (1re éd. 1724), in B. Le Bouyer de Fontenelle, *Œuvres complètes*, Paris, Fayard, 1989, vol. III, p. 187, cité par W. Stoczkowski, *Des hommes, des dieux et des extraterrestres*, *op. cit.*, p. 37.